

146
1991

A Pierre GERBÉ

Nous dédions ce premier numéro de 1991 à Pierre qui, depuis 1977, a mis ses dons et son inventivité au service de notre expression commune, notamment par la publication de cette Lettre aux Communautés et par le livre « Aujourd'hui la Mission de France » (Le Centurion).

Février 1990, un dimanche, à la fin de la messe qu'il célébrait Pierre Gerbé ressent une difficulté à s'exprimer, bientôt il perd la parole... C'était le premier signe de l'inégal combat qu'il allait livrer pendant huit mois... Pierre est décédé le 11 novembre. Voici l'homélie de Jean-Marie PLOUX prononcée à son inhumation (13 novembre, St Max, Nancy).

« Parce que, il y a deux mille ans, quelques pécheurs ont accepté de tout quitter pour suivre le Christ qui les appelait, l'aventure de l'Eglise a commencé. Sans eux, la Bonne Nouvelle de Jésus se perdait dans le temps, se perdait dans les sables de l'histoire...

Pierre, à son tour, comme d'autres jeunes aujourd'hui, en a pris le relais. Le Christ est passé dans sa vie et il l'a appelé, là où il était, au pays d'Homécourt qui était alors celui de la sidérurgie.

Et Pierre s'est levé. Avec son tempérament qui ignorait les demi-mesures, il est parti et il a demandé à entrer à la toute jeune Mission de France. Pourquoi là ? En 1951, le curé d'Homécourt l'écrit à sa manière :

< Vivant dans une contrée ouvrière, où le social chrétien est à l'ordre du jour, il ne pouvait que désirer travailler à une reconquête d'une société bien matérialisée, dans nos pays lorrains



comme dans d'autres régions. Si sa vocation l'appelle en dehors du Diocèse, c'est très bien également... partout le nom du Seigneur doit être honoré et l'essentiel est bien que sa volonté se fasse là où elle est la plus méconnue ».

Aujourd'hui on dirait les choses autrement car l'histoire nous a enseigné qu'il fallait d'abord partager, accueillir, recevoir, et donner gratuitement. Mais c'est toujours le même appel et toujours le même élan de jeunesse pour y répondre ; partir librement pour creuser en l'homme l'amour et la liberté.

Pierre est donc entré au séminaire de Lisieux, avec sa jeunesse. Et, au fond, il est resté le même : intransigeant dans son souci de l'authenticité et son horreur des idées toutes faites, ayant le goût du travail net bien fait ; avec ses colères aussi et ses éclats qu'il réparait ensuite dans le dialogue ; avec son don pour les farces et les canulars, avec son accueil chaleureux, ses amitiés fidèles et sa foi qu'il aimait célébrer plus qu'il n'en parlait...

A la Mission de France, il aurait pu être prêtre ouvrier comme beaucoup d'autres : tout l'y préparait. Mais quand il est sorti du séminaire, les prêtres ouvriers avaient été interdits. Il fut orienté sur une autre voie, qui correspondait bien d'ailleurs à ses dons : les jeunes et l'effort d'une catéchèse renouvelée. C'était bien vu pour un homme qui avait horreur du ronron et qui cherchait toujours la nouveauté.

L'expression de la foi, fut l'axe de sa vie de prêtre, que ce soit à St Michel de Marseille, ensuite à Paris, à Fontenay ou dans le Vaucluse.

Je ne peux pas évoquer tous les services rendus par Pierre. Je vous lis seulement quelques lignes de lui où il dit dans quel esprit il a travaillé, pour créer l'aventure catéchétique que fut : « Et toi qui es-tu ? ».

« Les chrétiens qui s'embarquent dans une telle aventure sont nécessairement renvoyés à eux-mêmes, à leur propre vie avec ses questions, ses désillusions, ses espoirs, etc. ; renvoyés à leur propre foi, avec ses doutes, ses certitudes, son espérance... Laïcs, religieuses, prêtres, nous som-

mes de plus en plus amenés à vivre ensemble et à célébrer nos questions, nos doutes, nos certitudes...

Par ailleurs, il est devenu évident qu'une telle recherche avec les familles ne peut se faire que dans des « espaces libres », et compte tenu de la manière dont l'homme est situé dans la société et selon la culture par laquelle il s'exprime ».

Ces mots disent bien, je crois, l'esprit de la Mission de France et la manière dont il l'a vécu.

En quittant Fontenay, Pierre est allé dans le Vaucluse. C'est là-bas, un dimanche de février dernier, qu'il fut atteint par le signe de sa maladie. Pendant ces longs mois, Dieu sait de quel dévouement il fut entouré par ses parents, ses sœurs et leur famille, mais aussi le personnel hospitalier et enfin celles et ceux qui l'ont accueilli parmi eux pour vivre ses derniers jours.

Avec Pierre, nous avons vécu ces alternances de répit et de rechute qui font passer le malade et son entourage de l'espoir à l'abattement alors que, chaque fois que l'espoir revient il est plus mince et l'abattement plus grand.

Un jour, avec cette impitoyable lucidité qui fut toujours la sienne, il a compris que le combat était perdu. Il désirait mourir. Pour voir Dieu ? sans doute, mais il se défiait des paroles pieuses et il livrait peu du fond de lui-même. Non, ce qu'il disait était plus simple : à quoi ça sert d'être comme ça ? C'est inutile.

Le temps était venu, en effet, des paroles malhabiles qui l'exaspéraient, et du silence. Le temps de l'inaction, et de la paralysie. Le temps de l'inefficacité pour un homme dont toute la vie était placée sous le signe de la parole pour transmettre et exprimer la foi, sous le signe de l'action pour bâtir les rencontres, susciter les dialogues et le partage, édifier l'Eglise. Il a eu le sentiment que tout s'en allait... Il lui fallut apprendre à être prêtre de l'inutile. A son insu peut-être, nous l'avons appris avec lui, nous l'avons appris de lui : être ce serviteur inutile dont parle l'Evangile, qui, une fois accomplie sa tâche, s'en remet à son maître dans la confiance.

Mais il a dû apprendre à être prêtre de l'inutile, prêtre des inutiles, c'est-à-dire solidaire de ceux qui sont aussi réduits à l'impuissance sur notre terre : les handicapés mentaux, ceux que les accidents du travail ou de la route laissent paralysés pour la vie, les vieillards grabataires, tous ceux qui sont dépendants du service et de l'amour des autres, de notre service et de notre amour. Dans ces semaines-là, Pierre a été un prêtre à la manière de JOB, et à la manière du Christ sur la croix.

Et nous qui restons vivants, jouissant des bonheurs de la vie, nous ne savons pas parler justement de ces réalités-là. Nous en sommes si peu dignes...

Nous pouvons seulement essayer d'accompagner, offrir notre service comme Simon de Cyrène, prier, et essayer de ne pas fuir ces épreuves. Dans notre prière d'aujourd'hui, nous pensons à toutes celles et tous ceux, chrétiens ou non, qui sont là, par amour et compassion, aux côtés de ces frères chargés d'une si lourde vie...

Oui, comme dans l'Évangile, il arrive que nous peinions toute la nuit sans rien prendre. Alors, sur la parole du Christ, il faut repartir en eau profonde et jeter les filets. Prions aussi pour qu'à la suite de Pierre, des jeunes acceptent de risquer leur vie sur cette Parole, pour la joie du monde ».

Quarante jours au désert

Joseph BOUCHER

Joseph BOUCHER après son activité professionnelle de technicien agricole qu'il a exercée à Brive jusqu'à sa retraite, prend, le jour même de ses soixante-cinq ans, un bail de trois ans comme économe du diocèse de Maroua, au Nord Cameroun.

De retour en France, l'an dernier, et avant de retrouver une nouvelle insertion, il participe à l'organisation de « Pentecôte 90 ». Pour s'en remettre, ou poussé par l'Esprit... il s'offre quarante jours de vacances au désert, près de Tamanrasset, sur le plateau de l'Assekrem et sur les traces de Charles de Foucauld. Et voici son ermitage, l'ermitage Saint-Eli :

« L'ensemble de la construction est naturellement en pierre puisqu'il n'y a que ça partout et rien d'autre. C'est de la lave, noire du côté soleil, jaune ocre du côté non-exposé. Deux pièces mitoyennes donnant sur une même cour intérieure fermée de hauts murs, de pierre évidemment.

Pour la visite guidée, on vient juste de me remettre les clefs. Ici l'oratoire, et là, à côté, mon appartement.

A tout Seigneur... donc l'oratoire d'abord : 2,30 mètres sur 1,20. Un autel massif faisant corps avec le mur du fond. Impossible de célébrer face au peuple. Il est vrai qu'en plein désert ça ne s'impose pas !... Un siège unique, en pierre, mais recouvert d'une peau de chèvre tannée. La porte en planches, de caisses récupérées, me paraît bien délabrée... Les mots « majestueux, grandiose, somptueux » ne sont pas ceux qui se présentent d'emblée pour donner l'idée la plus juste de l'édifice. C'est néanmoins la demeure de mon voisin de palier...

A côté, moi, je suis infiniment mieux loti. Mon appartement, ma pièce à vivre, est un ensemble très étudié, très complet : salon, salle de séjour, salle à manger, bureau, chambre à coucher, cuisine, espace-toilette, salle d'eau, cave et grenier... rien n'y manque. Tout, absolument tout sous la main dans cette unique pièce de 3,20 mètres sur 2,40. Chapeau l'architecte ! ».

Du 20 août au 30 septembre, Joseph va y vivre HEU-REUX ! Le comité de la L.A.C. lui a demandé de publier les quelques notes qu'il a rédigées et intitulées : « en quarantaine ». Il n'a pas voulu, mais il s'est engagé à ne pas tenter de procès audit comité, pour le cas où...

Motivations

Quelle idée ! ... Pourquoi ?

Je ne sais pas. Ce qui ne veut pas dire : j'en sais rien !
ni tout à fait : je n'en sais rien.

Je ne sais pas. C'est vrai. Et pas plus après qu'avant. Pas capable de démêler, de classer, de hiérarchiser, ni de retenir ce qui est, ou qui fut, décisif.

J'en sais rien (comme quelqu'un qui voudrait couper court à toute investigation, tout essai pour y voir un peu clair).

Je n'en sais rien. — C'est faux. Si, j'en sais des tas de raisons, au contraire. Trop. Alors, en vrac et comme ça vient !

● Au fait, ça fait un petit bout de temps que je n'ai pas fait de retraite. C'est un fait... Et l'autre fait d'être maintenant à la retraite n'y fait rien ! Pourquoi hésiter ? — ça n'a jamais fait de mal à personne. C'est bien loin ? — ça ne fait rien.

Additif du 1-10-90 : Maintenant, c'est fait, c'est fait !... et quod scripsi, scripsi... On s'amuse comme on peut.

● Dans un temps d'hésitation et d'indécision devant l'avenir. Entre les réticences par rapport à ce qui m'a été proposé en France, mes propres réserves et objections à retourner au Cameroun, même dans une affectation différente, et ma prospection en Mauritanie, un essai difficile à transformer... Pour voir les choses de plus loin.

● Pour maigrir. Pas vraiment préoccupant, mais...
au départ, le 17-08-90, 76,500 kg

Au retour, le 5-10-90,
71,700 kg = — 4,800 kg -

Résultat très convenable, obtenu sans effort. Sans doute éphémère.

● Pour expier toute une vie de matérialisme (sordide) et d'activisme (débridé). Mais, un mois et demi, ce ne serait assurément pas suffisant.

● Si j'avais d'abord pensé à analyser objectivement mes besoins les plus urgents pour déterminer quel genre de recyclage me serait le plus indiqué, ce n'est pas vers une expérience d'ermite que j'aurais dû me diriger... Plutôt l'inverse : apprendre à communiquer. Il m'arrive de penser ou de trouver des idées qui ne sont pas plus bêtes que d'autres, ou que celles des autres, mais ça ne sort pas toujours facilement, ni oralement, ni par écrit.

Il faudra remettre à une autre fois. En attendant, j'essaierai de parler aux petits oiseaux, s'il y en a là-bas.

● Une certaine idée de performance, de prouesse, (n'exagérons pas !), de l'attrait pour quelque chose de rare, pour voir l'effet, si je peux, jusqu'où... avec une part de fanfaronnade : mon côté m'as-tu-vu...

● Pour me laisser pousser la barbe et ne rencontrer personne pour m'en faire l'observation !...

● Pour me convertir ? — J'y ai pensé, bien sûr ! Mais comme j'ai déjà essayé bien des fois, avec le succès que l'on sait, j'ai bien perdu l'envie de recommencer, et, pour me conforter, je lis dans l'Evangile, une préférence si affichée, une préséance si régulièrement accordée aux paumés, aux pécheurs, « les publicains et les putains... » qu'il n'y a peut-être pas lieu de se presser à leur fausser compagnie.

● A coup sûr, le déclat a été mon voyage en Mauritanie en juin. Après avoir examiné 2 ou 3 possibilités là-bas, qui ne me convenaient guère, j'aurais volontiers tâté le désert, pour voir. Pratiquement, je n'en ai pas eu le temps. Avec le regret de cet essai manqué, s'est installée et a pris corps l'idée d'aller le chercher ailleurs. Ce sera Tamanrasset et l'Assekrem.

● On aurait pu mettre en premier et dès le commencement, l'inspiration et l'action de l'Esprit, ou même lui laisser toute la place. Ce n'est pas impossible et ça nous aurait dispensés de ces 2 pages...

Entre voisins

Première découverte et grosse surprise en arrivant à l'Ermitage Saint Elie : je ne serai pas seul, j'aurai un voisin... La porte à côté, l'Oratoire, c'est Lui... Par politesse, le premier jour, et plus longuement le lendemain, j'ai cru devoir prendre contact avec lui et lui rendre visite. J'ai bien fait : il attendait cela, je crois...

● Assez vite, j'apprenais de plusieurs sources (Mt., Mc., et Lc.,) qu'il avait lui aussi passé quelque temps au désert autrefois... Quoi de plus naturel alors et de plus facile, pour commencer, que de confronter nos expériences...

Lui (selon Mt. 4)

Alors, Jésus fut conduit au désert,

par l'Esprit,

pour être tenté par le diable.

Il jeûna

Pendant quarante jours
et quarante nuits.

Après quoi, il eut faim.

(Ici, le diable intervient
à plusieurs reprises).

Le diable :

« Ordonne que ces pierres se changent
en pains ! »

Moi (selon moi)

Justement, moi aussi, et ça n'a pas été
si simple... C'est loin, et j'ai bien cru que
je n'y arriverais jamais. J'y suis mainte-
nant... Autour, c'est vraiment le désert.

Lui, il a de la chance de savoir. Qu'est-ce
qui m'a amené ici ? Franchement, j'ai beau
chercher : rien senti, rien entendu, per-
sonne pour me pousser !

Ouille ! ouille ! ouille !...

Diabla !...

Qu'est-ce qui va m'arriver ?...

Là, j'ai pris un minimum de précautions :
pain, riz, pâtes, pommes de terre, oignons,
fruits secs et il y a de l'eau en réserve.
Bien sûr, il manque des choses, et je ris-
que de maigrir un peu, mais ce n'est pas
grave. Au contraire.

Sans le faire exprès, c'est pareil.

Pile ! Quarante jours,
du 20-08-90 au 30-09-90.

Pour moi, on ne peut pas dire : ça va, ce
n'est pas trop dur, je peux tenir le coup.

Rien de semblable à l'Assekrem.

Quelques touristes, de loin le plus sou-
vent, et sans qu'on se parle...

Pas vu la queue du diable !...

Il est marrant, le diable !

Chez moi, c'est l'inverse : J'ai du pain
(pas trop...) mais c'est mon pain qui se
change en pierre !... en quelques jours,
sans miracle !...

J'avoue n'avoir pas tout compris, ni à son expérience, ni à la mienne, mais on se reverra...



On habite porte à porte,
on marche côte à côte,
on se rencontre en tête à tête,
on se confie cœur à cœur,
on s'unit corps à corps,
c'est bien le diable, si, un beau jour,
on n'arrive pas à se voir face à face.

● Lundi 30-08-90, j'ai passé une bonne partie de ma journée à réparer la porte de l'Oratoire, assez déglinguée, pas bien convenable... Pas très facile avec le peu de moyens qu'on a, mais c'est fait, et pas trop mal pour un rafistolage...

J'aurais pu lui compter mes heures, lui expliquer que j'en avais bavé, lui rappeler finement qu'après tout, lui-même, si je ne m'abuse, avait été charpentier autrefois, non ?... Mesquinerie évitée de justesse : se rendre service entre voisins, sans trop chipoter...

Bien m'en a pris, parce que le soir, tous comptes faits (et je sais compter), je me rends compte que même après cette bricole, c'est moi qui suis en dette et combien ! criblé, insolvable... Ma chance, c'est que lui ne sait pas compter ! Si je veux me libérer, il faudra tout de même trouver autre chose qu'une méchante porte à rafistoler.

● La religion fout le camp.

« Nous n'avons plus de religion, nous, les catholiques. Si vous demandez à un musulman : « qu'est-ce que vous faites pour le Ramadan ? » il vous répondra : « Je vais jeûner ». — Et si vous demandez à un catholique : « qu'est-ce que vous faites pour la Pentecôte ? » il vous répondra : « Je vais chez ma belle-mère ». — Il est grand temps, mes frères, que vous vous replongiez dans les Ecritures et sur vos prie-Dieu, si vous voulez un jour tâter du Ciel et peloter les anges ! ».

C'est une citation de Pierre Desproges — « Fonds de tiroir », p. 80. On peut penser que ça n'a pas grand'chose à voir avec le sérieux de la quarantaine au désert, et particulièrement avec ce chapitre... J'avais acheté le bouquin au kiosque de l'aéroport pour meubler le voyage et aussi, — préjugé de méfiance (1) envers la bibliothèque des Frères — pour égayer un peu le séjour là-bas.

(1) Préjugé, mais confirmé par l'expérience : les Frères sont gens sérieux, leur bibliothèque aussi.

En lisant ce passage, j'avais d'abord souri, et puis pensé que cette homélie en valait bien d'autres... (2).

Allez donc savoir pourquoi, comment, par quel cheminement mystérieux ce texte oublié et amusant me revient un beau jour !... comment il s'insinue et s'impose, de manière incongrue, dans la conversation, alors précisément que j'étais en visite chez mon voisin... J'aurais voulu être ailleurs... Lui, tout à fait d'accord, au contraire... se souvenant qu'il ne manquait pas de tarabuster ses fidèles, qu'il n'hésitait pas à leur faire honte devant les musulmans, les Arabes...

Et moi, de lui demander des prophètes du style Desproges, pour le monde de ce temps, capables de nous désencombrer de quelques-unes de nos certitudes, de nous déboulonner de notre supériorité.

Et, enhardi, dans la foulée, de le prier d'admettre, à la grande fiesta promise qui suivra, tous ces amuseurs et P. Desproges lui-même dès maintenant. Mieux : de les utiliser ! A un banquet, à un festin, ils sont à leur place, à mon avis... Et indispensables, surtout si ledit Banquet risque d'être éternel !...

● Outre Pierre Desproges, ... d'autres jours, presque tous les jours... venaient là, en notre compagnie, des tas d'autres gens, beaucoup, beaucoup... présents quasi-physiquement, avec leur vie, leur visage (3)... présents en tant que familiers, puisque connus de l'un comme de l'autre (et plus de l'un que de l'autre).

Etonnant ? Non ?... Alors qu'on est tout seul tout le temps, ce devait être normalement les meilleures conditions, l'occasion rêvée pour un radical retour sur soi ? — Eh bien, non ! Paradoxalement : pas la moindre envie, et pas le temps, de se contempler le nombril, pas le moindre souvenir d'un quelconque examen de conscience pour chercher la petite bête... C'est ainsi.

Invraisemblable, le défilé des gens qui ont pu passer et tenir dans ce minuscule oratoire ! Tous là !... Les familiers de maintenant et de toujours, bien sûr, plus ou moins proches, tous devenus justement très, très proches. Et surtout, des tas de gens que je ne m'attendais plus à retrouver jusque là, affluant de partout et de loin, oubliés depuis des années par la force des choses, et ça ratissait large... Sans trop parler de ceux et celles qui n'étaient pas tellement attendus, mais qui s'imposaient tout d'un coup, parce que négligés, délaissés par ma faute, ... ou déçus, ou blessés, ou scandalisés... Et tout ça fait du monde !...

(2) L'exemple de Pentecôte m'a rappelé aussi « Pentecôte 90 » à la MDF. N'en déplaise à P. Desproges, comme chef de gare, je peux témoigner en avoir vu au moins 3 500 qui ne sont pas allés voir leur belle-mère ce jour-là. Il est vrai que beaucoup n'avaient pas de belle-mère !...

(3) Ne sois pas trop sûr(e) que tu n'en étais pas... Je répète : beaucoup, beaucoup...

Et malgré (ou grâce à...) l'absence de journaux, radio, ou télé, le vaste monde avec ses convulsions et ceux qui les subissent, démunis, ses déséquilibres et ses injustices, du Nord au Sud, d'Est en Ouest, tous azimuts... Et ce milliard de musulmans ici, tout autour... Et notre Eglise qui a les paroles de la Vie ?... Comment ? Comment ?...

L'esprit et le cœur (surtout le cœur) peuplés, assiégés, envahis, la prière se fait naturellement universelle... Compensation obligée, automatique à la solitude, pour combler le vide ? Peut-être, après tout : on peut toujours analyser... En tout cas, jamais rien connu de pareil.

● « Vos pensées ne sont pas mes pensées,
et vos chemins ne sont pas mes chemins,
Nom de Dieu ! » (1) — Is. 55,8.

Attention !... L'imprévu et l'imprévisible, l'inattendu, l'étonnant, le déconcertant, l'excès, le pas raisonnable, l'irrationnel, l'in vraisemblable, l'inimaginable, ce qui paraît farfelu, complètement fou, l'impossible, ou, tout bonnement, tout proche et prochain, l'autre, le différent... Attention ! se réveiller, se méfier, faire gaffe : de bonnes chances que ce soit sa visite, sa touche, son idée, son humour, son esprit...

● Pour tout dire, de sacrés bons moments passés ensemble.

Se savoir attendu, ça aide, savoir qu' « Il n'est pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs », ça met à l'aise, savoir qu'il s'y entend comme personne pour remettre sur pied n'importe qui, ça donne confiance...

J'ai bien oublié, pour ma part, tout ce que j'ai pu lui dire. Par contre, tout ce qu'il m'a dit ou fait comprendre reste

- inoubliable : c'est du moins encore mon sentiment 15 jours après.
- surprenant : bien souvent le contraire de ce que je pensais ou faisais.
- nouveau : je ne m'y attendais vraiment pas.
- formidable, merveilleux : tellement... que j'ai du mal à y croire !

Je ne voudrais pas entrer dans le détail concret.

Car chacun sait qu'un petit livre en présente admirablement tout l'essentiel (et même le détail, justement). On pourra toujours s'y référer.

(1) Autre traduction : « Oracle de Yahvé ».

● (Pour garnir la page), citation :

« Tu nous as fait pour Toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose pas en Toi.

« Tard je t'ai aimée, beauté toujours ancienne, beauté toujours nouvelle. Tard je t'ai aimée. Ah, voilà : Tu étais au-dedans de moi, et moi, j'étais au-dehors.

« A grands cris, tu m'appelais : Tu m'as guéri de ma surdité.

« Tu as brillé et ton éclat a balayé ma cécité.

« Tu as exhalé ton parfum, je l'ai respiré et voici qu'après Toi je soupire.

« Je T'ai goûté : j'ai faim de Toi, soif de Toi.

« Tu m'as touché, et j'ai pris feu pour la paix que Tu donnes ».

S^t Augustin — CONFESSIONS

Couchers de soleil

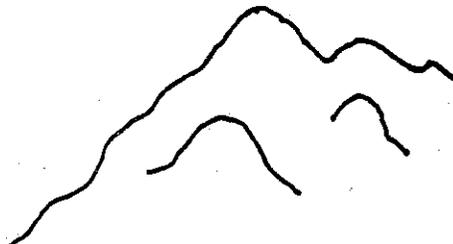
La logique commanderait de regarder d'abord le lever, qui est au moins aussi beau et spectaculaire, mais ça se passe sur l'autre versant et, vers 6 heures ou 6 heures et demie, affronter le vent, traverser tout le plateau, c'est une prouesse exceptionnelle, réalisée seulement deux fois, en pensant que ça méritait plus.

Par contre, les couchers de soleil (en abrégé : CDS... comme Méhaignerie) — c'est le spectacle qui attire chaque soir les touristes sur le plateau, pour assister à cette féerie de lumière (sans son, mais le silence est un plus). Si on se souvient que mon Ermitage Saint Elie est précisément positionné sur le versant ouest, c'est dire ma chance d'être abonné gratuitement tous les soirs, aux premières loges.



La scène se passe
entre le Tahat à dr.
déjà bien connu, →
avec ses 2918 m.

←
et, à gauche,
un gros dé à coudre
posé sur le coin
d'une petite table.



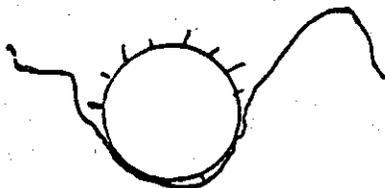
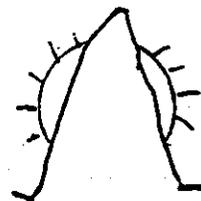
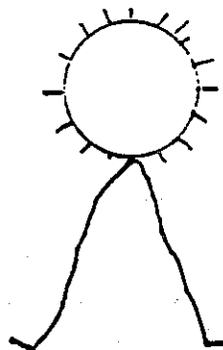
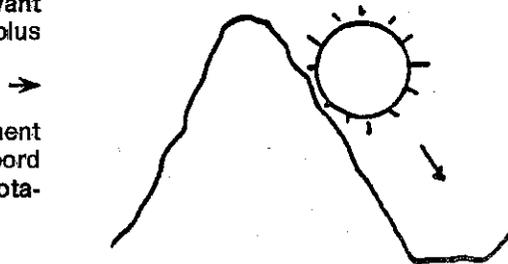
En réalité, la petite table est à une dizaine de kilomètres et le dé à coudre, à quinze, se nomme le Pic Ilamane, du nom de mon fameux hôtel de l'arrivée à Tamanrasset, ou plutôt l'inverse... surtout si on se rappelle que l'hôtel n'était pas si fameux, tandis que ce pic est vraiment impressionnant.

Entre Ilamane et Tahat, beaucoup plus loin, c'est une ligne d'horizon découpée, irrégulière, dont tous les détails n'ont pu être croqués par Pif, ... mais quand, par exemple, le soleil s'amuse à rouler sur le flanc d'un pic, avant de se coucher, c'est bien joli et le plaisir dure plus longtemps.

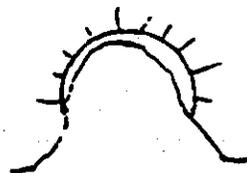
Car, en temps ordinaire, il lui faut exactement deux minutes, pas plus, après avoir touché le bord de l'horizon, pour qu'il se cache et disparaisse totalement.

Bonne nuit !

Une autre fois, pendant un court moment, on peut l'admirer en équilibre sur le sommet, avant qu'il ne se trouve, quelques instants après, proprement empalé sur le même pic.



Un autre soir, on pourra le voir bien ajusté à un col ou coiffant parfaitement un dôme



Et tous les cas de figures possibles et imaginables, si on prend soin de se déplacer aux quatre coins du plateau pour choisir ses angles.

Maintenant, il reste à colorier : c'est très important, indispensable. Mais on peut le faire presque n'importe comment, avec toutes les couleurs possibles, les plus vives comme les plus nuancées et dégradées. C'est extrêmement variable : ça dépend des soirs et des nuages... Rares sont les déceptions au CDS... Ciel brumeux ou complètement couvert : ça arrive parfois et les touristes dépités ramassent leurs appareils...

En plus et par ailleurs, même quand on lui tourne le dos au soleil, c'est encore aussi beau : dans l'enchevêtrement des montagnes, les unes parfaitement éclairées pendant que les autres sont déjà dans l'ombre et, quelques instants après, tout a changé...

Alors, quand la lune est au rendez-vous, la pauvre, elle a l'air toute conne, à quelques mètres de là, car personne ne la regarde... Heureusement pour elle, elle se rattrape la nuit, quand elle est seule, avec sa cour d'étoiles, « pulchra ut luna »... Et la Voie Lactée, je peux confirmer formellement que c'est bien un amas d'étoiles : on ne peut pas les compter, serrées qu'elles sont, mais nettement distinctes à l'œil nu.

Bric-à-brac

Sans ordre aucun,

En cohérence seulement avec le titre.

Tamanrasset.

47 ou 53 habitants (je ne sais plus au juste) quand le Père de Foucauld y est arrivé en 1905, et près de 40 000 aujourd'hui. Une ville bien plaisante, avec des avenues, des trottoirs, des arbres (tamaris), des maisons et des édifices ocre-rouge dans le style. Tamanrasset s'est toujours développée, mais avec un coup d'accélérateur après l'Indépendance, qui en a fait le chef-lieu de la Wilaya (département) du Sud algérien, aussi vaste que la France entière.

De ce fait, et à voir le nombre de gens bien sapés, portant serviette ou attaché-case, l'administration doit être importante, voire pléthorique. Le commerce paraît actif : les marchés, boutiques, magasins, dans le centre et un peu partout. Le tourisme aussi est une affaire : on m'a assuré qu'il n'y avait pas moins de 120 agences de tourisme.

Gens sympathiques et fort avenants. En fin de journée, dans les rues, c'est une ville d'hommes, à 95 % au moins (beaucoup de jeunes). Le matin, avec le marché, la proportion faiblit un peu, tout en restant largement majoritaire : quelques femmes, cependant. La plus grande partie, semble-t-il, on se les garde bien à l'abri (bien qu'il ne pleuve presque jamais), ou à l'ombre (c'est vrai qu'il fait chaud). Peut-être d'autres raisons...

Jardinier.

Même dans ce désert, c'est bien le diable si on n'arrive pas à faire pousser quelque chose, non ? Alors, dans ma courette, j'aménage un demi-mètre carré pour en faire un (petit) jardin. Je défonce, j'apporte de la bonne terre, je fume écolo et bio avec des crottes de chèvre, du crottin d'âne ou de chameau. Tout bien.

De ci, de là, il pousse quelques tiges d'une espèce de chou. Avec précaution, j'en transplante 4 ou 5 et j'arrose avec de l'eau 2 ou 3 fois recyclée (faut pas gaspiller) après cuisine, mains, vaisselle. J'abrite du vent avec des pierres. Tout bien, pour voir dépérir dès le lendemain. Deux fois, trois fois, je recommence pour le même résultat.

Ensuite, je choisis mieux mes sujets, et je vais les préparer sur le terrain en arrosant 24 heures avant transplantation. Je redouble de précautions... pour de nouvelles déceptions. Une fois, j'ai cru la partie gagnée : un beau petit chou qui persistait à rester droit et vert. Au trois ou quatrième jour, je ne sais quelle sale bête est venue me le bouffer...

Capitulation en rase campagne. Des choux à la gomme, pas la main verte, hors de saison ?... Les Frères avaient réussi à faire vivre un olivier pendant 5 ans... Et puis, un beau jour... En matière agricole, revoir à la baisse les rendements.

Extravagances.

Se mettre à chanter, à déclamer, assez fort pour que personne n'entende...

Parler tout haut et tout seul parce qu'on oublierait bien le son de sa voix...

Partir à rire, seulement pour voir si les muscles fonctionnent encore...

Se prosterner face contre terre, comme des musulmans, parce que ça a plus de gueule que de s'agenouiller sur un prie-Dieu...

Parler aux oiseaux...

Apprécier l'eau, déguster son riz, savourer son pain...

Souris.

Il y en a, m'a-t-on prévenu. Une apparition, en effet, le deuxième jour : une petite grise (M ou F, je ne sais) qui me regarde tout étonnée de me voir chez elle. Sans hésiter, je piège et j'appâte (la datte, c'est le meilleur). La nuit d'après : Clac ! Réussi. Le lendemain, même opération, et la nuit : Clic ! (seulement) et pas de victime, quoique le piège ait fonctionné... C'est vers midi, retour d'excursion, qu'en ouvrant ma porte, j'en vois une malheureuse qui reste là à me regarder fixement, sans bouger... Sans doute assommée et ne jouissant plus de toutes ses facultés... D'une pierre, elle fut ma deuxième victime.

Voilà une famille décimée, des orphelins, peut-être ?... N'y pensons pas !... Et ça recommence sans loupé, chaque nuit, jusqu'à cinq. Et plus rien, pas la queue d'une, tout le reste du temps. Arrêt des hostilités, faute de combattants. Le dernier jour, je peux déposer les armes et détendre mon piège.

Terrassier.

A l'ermitage Saint Elie, un locataire ancien avait aménagé en contre-bas du mur ouest, à l'abri des vents opposés, une terrasse pour contempler à l'aise les couchers du soleil. Bonne idée, mais l'accès étant difficile, le travail n'avait pas été achevé...

J'entrepris donc de reprendre l'affaire et surtout de construire un escalier, des marches, partant de la cour pour descendre directement à la terrasse. Qu'est-ce qu'on ne peut pas faire avec un levier (barre à mine) et une bonne massette ?

Des pierres, il y en a dans le coin (je crois l'avoir déjà dit) et justement il ne faut que ça. Mais, à y regarder de près, dans les alentours immédiats, il ne reste plus que des biscornues, inutilisables parce que celles un peu plates ont été utilisées pour la construction des murs, et, pour faire des marches pas trop branlantes, il faut des grosses de préférence. Alors, il faut aller chercher assez loin, les choisir, les faire descendre (c'est plus facile qu'à monter...) avec les mains, le levier et le temps, pour les amener à pied d'œuvre, les ajuster. Travail de Romain, comme chacun sait... Six marches, et on est sur la terrasse qui reste encore à refaire...

Les mains en prennent un coup : ampoules, écorchures, gerçures nécessitant de temps en temps modération ou arrêt de travail, sans parler de doigt écrasé par maladresse. Aïe ! (1).

(1) Depuis, l'ongle noir est tombé et un nouveau repousse en prenant tout son temps.

Ce n'est pas fini, mais ça n'a pas la moindre importance : c'était pour s'occuper ou diversifier les occupations... Un successeur continuera ou démolira... et ça l'occupera.

Prosternement.

Pour les musulmans, Allah est le plus grand, l'Unique. Ils le disent en se prosternant, et c'est impressionnant...

Pour les chrétiens, Dieu est le plus petit : Il s'est anéanti, fait homme, serviteur, humilié, crucifié, mis à mort... assimilé à un moins que rien : « Ce que vous ferez au plus petit... ».

Ça fait un mystère de plus et deux raisons de s'étonner, d'adorer, de se prosterner. Sa puissance, sa grandeur,... toujours. Et maintenant, sa grandeur qui se manifeste, qui éclate dans son Amour le plus grand, le plus inimaginable...

La religion, une invention des hommes ?... — Un Dieu grand, tout-puissant, juste, bon... c'est toujours possible d'imaginer, d'espérer, de rêver. Mais un Dieu si petit, si démuné, à ce point-là, qui aurait pu penser ? Qui pouvait l'inventer ?...

Lectures.

La bibliothèque de Saint Elie est garnie d'un seul livre, le livre donc, la Bible, sous la forme malmenée (c'est-à-dire consultée, étudiée, fréquentée) de la « Bible de Jérusalem ».

La bibliothèque des Frères est du genre sérieux. J'y ai puisé abondamment, malgré tout :

- une vie du Père de Foucauld, naturellement
les revues des Petits Frères, Jesus Caritas
des notes inédites du Fr. Antoine
- 2 ou 3 livres sur l'islam
- les Touaregs, hier et aujourd'hui
- Thérèse d'Avila — de Marcelle Auclair —
sa vie, ses œuvres
- les Pères de l'Eglise
- Géologie du Hoggar (pas tout compris...)
- Le Livre de vie (des moines de St Gervais, Bradford)
et butiné aussi, de ci de là, d'autres du même tonneau...

Ma bibliothèque personnelle ne comportait qu'un livre de P. Desproges, acheté en partant, à l'aéroport. Ses conneries de « Fonds de tiroirs » m'ont distrait, amusé, et même fait réfléchir. Pourquoi pas ?

Visites.

Des touristes, le soir, pour le coucher du soleil. Comme l'ermitage Saint Elie est situé à l'ouest, j'étais le plus exposé.

Assez fréquemment, peut-être un jour sur trois, des individus, des couples ou des groupes, le plus souvent de loin, discrets et silencieux. Signe amical de la main...

Quelquefois plus proches et surpris de trouver là un ermitage et un ermite, et parlant français : « On peut voir ? Ça doit être dur de vivre tout seul ? Si ce n'est pas indiscret, peut-on vous demander pourquoi vous êtes là ?... ».

On revient de loin.

Pendant des années, le Père de Foucauld n'a pu célébrer la Messe, conserver le Saint Sacrement et communier, parce qu'il n'avait pas d'assistant ni de servant... C'est même surtout à cause de cela qu'il demandait un compagnon et que le départ de ce compagnon le peinera... Il fallait une autorisation, une dispense de Rome et ce n'est qu'après de multiples demandes et de longues années d'attente, qu'il recevra enfin et avec quelle joie « le privilège très extraordinaire » de célébrer la Messe sans assistant ni servant.

Boulangier.

Le pain (non quotidien) monte de Tamarrasset au gré incertain des occasions. Quand il n'y en a pas (d'occasions) et plus (de pain), c'est simple : il faut en faire... Pas si simple, en fait, mais Edouard m'a montré, d'une main experte, et révélé les mille et un petits trucs qui font la réussite... 3 mesures de farine de blé (500 gr. ?...), 1 sachet de levure expresse, 1 cuillerée à soupe de sel, 1 pincée de sucre, — bien mélanger — 1 demi-litre d'eau à peine tiède... — re-mélanger et pétrir, pétrir énergiquement, d'une seule main, principalement entre le pouce et l'index, dans la cuvette plastique, réservée jusqu'alors à d'autres usages... Pendant 10 minutes, un quart d'heure.

Transvaser la pâte dans le four (1). Pas évident du tout, de disposer bien en couronne, d'égaliser : ça colle partout... Placer le four par terre, bien à plat, au soleil pour que ça lève. Attention, pas de courant d'air, pas de choc : ça peut retomber vite fait comme un soufflé. Suspense : je n'ai pas osé regarder.

Au bout d'une heure, ça doit être levé, normalement... Transporter alors le four (comme le Saint Sacrement, dixit Edouard) sur le feu du gaz, bien centrer pour que la chaleur se répartisse également. Et c'est parti pour une heure encore de cuisson. Mais, déjà, après un quart d'heure, ça commence à sentir bon et, sans risque désormais, tu peux soulever le couvercle... Attention, émotion, palpitations... Miracle !... Une belle couronne, gonflée à bloc, qui remplit tout le moule, une fine croûte qui commence à craqueler, à dorer, et qui embaume... Sniff... Pas possible de s'empêcher de regarder au moins toutes les cinq minutes !...

Le démoulage, parce que le four a été préalablement huilé, se fait tout seul. Gagné, superbe, impeccable !

Et miam, miam !... Déguster ça encore chaud le soir, avec un oignon et un peu de beurre doux (mais salé !...). Je ne vous dis que ça : divin, hyper bon !...

3 fois j'ai boulangé, 3 fois j'ai réussi, avec de plus en plus de plaisir, au point d'être déçu quand arrivait une fournée de Tamanrasset. Sans comparaison !...

Désintoxication.

Quarante jours d'affilée sans sortir porte-monnaie ou porte-feuille (ni carte bancaire), sans signer un seul chèque, sans palper une pièce ou le moindre billet...

Purge bienfaisante, désintoxication radicale, après mes trois années d'économiste, intendant des basses œuvres matérielles, à Maroua...

Charles de Foucauld, un homme déconcertant.

- une vie disloquée, zigzagante comme c'est pas possible, et en même temps, au fond, une ligne parfaitement droite.
- ne sachant pas ce qu'il veut, ou voulant tout, tout de suite, et son contraire, et en même temps, sachant très bien ce qu'il veut et s'y tenant.

(1) C'est le four palestinien ou israélien : ça dépend de quel bord on l'utilise. En aluminium extra-léger, qui ressemble à un moule à savarin, pour un pain en couronne, avec un couvercle percé de trous et une plaque qui canalise la flamme vers l'intérieur.

- oscillant entre l'ermite et le missionnaire, et finalement, assumant, alliant parfaitement les deux.
- toujours plein de projets et d'illusions, mais fécond en initiatives, en réalisations dans son sillage.
- souhaitant toujours partager sa vie avec des compagnons, mais impossible à vivre et à suivre.
- bien de son temps et de son milieu (aristocratie, armée), mais pas prisonnier, n'hésitant jamais à détoner.
- quelquefois, un peu naïf sur les bords, pas toujours bien lucide sur les gens et les événements, piètre théologien (mais il le sait) etc... etc.

Avec tous ses défauts, déficiences et contradictions, c'est un saint et un vrai. Indiscutablement. Même si les Petits Frères ne veulent pas dépenser un sou pour sa canonisation.

La barbe.

Nettoyer son blaireau, son rasoir, sa cuvette, c'est bien embêtant et particulièrement gourmand en eau. Alors, ce n'était pas prémédité, mais je me laisse pousser la barbe.

Avec ma barbe de 15 jours, j'ai vraiment la gueule d'un ermite, hirsute et ça agace et ça fait sale. De plus, affreuse qu'elle est : noire sur les joues, poivre et sel pour la moustache et le menton, toute blanche sur le cou... A me faire peur à moi-même quand je regarde à la glace.

Au dernier jour, sans regret, je me la fauche et me la rase. Si je la gardais, on me dirait : « Tiens ! Tu as changé ! » en s'arrêtant à l'apparence extérieure, et personne pour voir que c'est au-dedans que tout a changé !...

Chemins spirituels

En début d'année, les jeunes en formation au ministère s'étaient réunis en « forum » avec leurs aînés récemment ordonnés, et quelques témoins de plus longue date, venus répondre à la question : « Quel chemin spirituel la Mission de France vous fait-elle vivre ? » André Brager et Jean-Pierre Margier se sont risqués ...! Une lettre apportée de Mazille allait nous donner le point de vue du Carmel sur ce sujet.

Un monde à aimer

Réflexion du Carmel de MAZILLE

La passion de ce monde que Dieu aime

Il me semble que la première des lignes de force de la spiritualité de la Mission de France est inscrite dans son nom même : MISSION.

Qu'est-ce qui fonde l'Eglise, sinon la MISSION ? Une MISSION qui s'origine dans celle du Christ, elle-même née dans l'AMOUR même de Dieu : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que le monde soit sauvé par Lui... » (Jn 3, 16).

L'Eglise n'a source et sens que dans cet AMOUR de Dieu pour les hommes. Elle est envoyée, par le Christ, et à sa suite, pour prolonger la mission qui est la sienne : annoncer aux hommes la Bonne Nouvelle de l'amour de Dieu pour eux. « Une mission, c'est le renouvellement du geste du Christ qui s'incarne... C'est l'annonce de la Bonne Nouvelle à des hommes qui l'ignorent » (H. Godin, Y. Daniel, « France, pays de mission »).

Le charisme fondateur de la Mission de France fut peut-être de rappeler, précédant en cela le grand souffle de Vatican II, que l'amour du monde

est à l'origine de toute mission, qu'il est le préalable posé à tout projet d'évangélisation.

« Une Eglise qui commence par regarder l'homme du regard d'amour que pose sur lui le Seigneur... Réapprendre à regarder l'autre avec amour en vue d'un dialogue à égalité, ordonné à l'achèvement mutuel... » (L. Augros).

« Un monde qui est à aimer... » (A. Lacrampe).

Attitude a priori positive. Des exigences s'ensuivent : « renouveler le geste du Christ qui s'incarne... » suppose une vérité de partage des conditions de vie, en épousant les âpretés, les espérances, tentant d'y pointer les traces de l'Esprit qui, toujours, nous précède.

Les prêtres de la Mission de France ont fait ce choix radical d'une présence aux lieux d'incroyance de notre temps. Ils sont sur tous les chantiers de ce monde en mutation, difficile pour la masse de ceux qu'écrasent les rouages économiques, désormais à l'échelon international.

De ce partage de la vie en vérité se dégage une certaine qualité d'humanité, qui nous paraît caractériser les hommes de la Mission, quelle que soit la diversité de leurs terrains d'enracinement.

Il apparaît, clairement et avec bonheur, que « rien de ce qui est humain ne leur est étranger » ! Question de regard, d'attention aux faits, de priorité donnée à la relation humaine, de sensibilité privilégiée aux plus petits, aux écrasés et aux sans-voix de nos sociétés, qui sont toujours, pour nous, porteurs d'une parole de Jésus-Christ.

On perçoit, à la Mission de France, une ambition pour tout homme à cause de Jésus-Christ, l'homme accompli. Une volonté de valoriser cette humanité, une intuition aiguisée à saisir tout ce qui, en elle, a capacité de Dieu. Il en découle presque nécessairement, pour les prêtres de la Mission de France, une façon d'assumer simplement leur propre humanité, qui est à elle seule un témoignage rendu au Dieu incarné.

" Un dialogue à égalité "

Attitude de respect, d'écoute, d'estime, qui paraît très caractéristique chez nos amis de la Mission de France. Des prêtres en dialogue, en vérité, dans un a priori de sympathie et une attention aux langages multiples de notre temps. L'Eglise, dans son ensemble, met beaucoup de temps et de lourdeur

Forer la Parole

Nous reconnaissons les hommes de la Mission de France au fait qu'ils sont des foreurs de la Parole ! Ils forent sans cesse, pour en retrouver les nappes phréatiques, apparemment d'abord pour eux-mêmes et leur propre soif...

à se rendre présente à toutes ces « longueurs d'onde » actuelles, et il me semble faire partie des impératifs de la Mission de France de rester « tête chercheuse » sur ces terrains !

Ce qui ne nie en rien la nécessité des enfouissements et des longs temps de silence, respectant les croissances et les cadences. La Mission de France, depuis ses origines, sait aussi « perdre sa vie » dans ces semences-là !

" Notre village c'est la planète "

Vivre un enracinement total dans l'ici et le maintenant d'un secteur de mission, sans pour autant en faire le centre du monde. Tenir à la fois le village et la planète. Le village sans l'esprit de clocher. La planète sans planer au-dessus des réalités locales et quotidiennes ! Il semble que ce soit une grâce à préserver, pour la Mission de France, que cette ouverture par le « singulier » à l'universel. Une vie aux dimensions du monde, telle que nous l'ouvrent les multiples interdépendances actuelles.

Se faire « frère du chemin » de tout homme, le plus proche comme le plus lointain, sachant que la vérité de l'attention au plus proche est souvent garante de l'authentique préoccupation du plus lointain. Il me semble qu'il y a là, chez nos frères de la Mission de France, un réalisme assez semblable à celui que nous propose la vie du Carmel.

Ils sont sourciers, pour en repérer les passages dans les sous-sols les plus étrangers. Aux aguets pour la deviner, la déchiffrer dans les remous, les cris et les rêves des hommes et des peuples. Ils puisent cette Parole comme une eau neuve, dans

ce qu'elle a d'éternel et d'universel, dans ce qu'elle livre du cœur de l'homme et du cœur de Dieu.

Ils l'accueillent dans des langues, des cultures, des univers différents. Ils acceptent ses résonnances en d'autres religions. Sans annexion, dans une volonté de respect, et un accueil de la précedence de l'Esprit qui souffle où il veut, comme il veut. Ils acceptent que, dans ce compagnonnage risqué

avec d'autres horizons, leur propre foi puisse être remuée, modifiée. Ils acquiescent à l'aventure de la confrontation, de l'accueil, de la connivence, en choisissant de « rompre avec les idées et les habitudes qui enferment, les jugements qui classent et excluent, les dogmatismes qui construisent murs et barrières... » (Prière liturgique de la 5^e heure, Jambville). Position inconfortable, mais ouverture « salutaire » pour toute l'Eglise !

Faire corps avec l'Eglise

La Mission de France est d'Eglise. Elle est un travail intérieur à l'Eglise et pour elle. Purifier, interpellier cette Eglise, de l'intérieur, la harceler pour qu'elle se fasse plus légère : « Caravane de nomades », lui rendre la nostalgie de la tente déplacée, de campement en campement, chaque fois qu'elle s'installe dans ses habitudes et se limite à ses parvis. Etre en elle, comme un aiguillon, avec cette hantise de tous ceux qui sont absents...

Souffrir avec elle, parfois par elle, dans la certitude que son renouvellement passe par la conversion de chacun de ses membres, à commencer par soi, et à longueur de vie.

Il paraît capital que les prêtres de la Mission de France ne cessent de répercuter, dans l'Eglise institution, leurs expériences vécues aux frontières et aux limites. Etre des passeurs, à leurs risques et périls sans doute, entre la « périphérie » et le « centre ». Se battre pour garger la communion avec la hiérarchie, la communion avec l'Eglise locale, si l'on veut que l'aventure garde sens et ne soit pas caracolage personnel ou même « tribal »...

C'est en cela que semble extrêmement précieuse une dimension de la vie des prêtres de la Mission de France, qui est l'équipe. L'équipe comme relais, figure, de la communion à l'Eglise, avec la disponibilité et la fidélité qu'elle implique.

L'équipe comme lieu de référence, lieu de confrontation des expériences, lieu d'épaulement et d'interrogation mutuelle. Accepter d'avoir à rendre compte, devant d'autres, du ministère dont on est le dépositaire. Accepter le regard et le jugement des frères, en dépossession de sa propre action, toujours à référer à la Mission commune.

L'annonce de l'Evangile passe par cette priorité donnée à la communion fraternelle, les Actes des Apôtres nous le rappellent, soulignant la fécondité missionnaire qui en dépend. A ce titre, la « réussite » de la vie d'équipe, son équilibre et son rayonnement, paraissent pouvoir être un critère de vérité et de qualité de la Mission de chacun de ses membres.

Appeler l'Esprit de Dieu sur notre engagement corporel

André BRAGER

J'ai répondu positivement à la demande de Hervé BIENFAIT, lorsqu'il m'a écrit pour ce FORUM, par solidarité avec votre propre démarche, par solidarité avec les formateurs. Je mesure combien ils ont été déroutés de leurs propres projets pour se mettre au service de notre croissance commune,

de notre avancée à tous. Je suis venu par désir de faire connaissance avec les jeunes frères que vous êtes : connaître un peu vos visages, vos itinéraires ; partager la même foi, célébrer le même Seigneur.

Ouverture

Venir à votre rencontre

Pour toute compétence spirituelle, je n'ai que ce désir de venir à votre rencontre. Pour toute compétence, je n'ai que de partager les pauvretés personnelles, le désir de vivre, d'aimer, l'effort de rester exposé à cette condition ouvrière, le souci de rester proche de ces familles de ZUP, handicapées de diverses manières et surendettées. Pour toute compétence spirituelle, je dirai ma participation à l'effort militant des organisations du mouvement ouvrier, dont l'âme est le mouvement communiste, qui anime diverses organisations répondant chacune à des urgences, à des besoins des familles ouvrières : CGT pour le travail, CNL pour le logement, Mutuelle pour l'accès aux soins de santé. Exister dans sa dignité de travailleur exige une débauche d'énergie, de solidarité. Créer un petit pôle organisationnel, une petite équipe qui tiennent la route, c'est une ténacité teigneuse qu'il faut fournir.

Celui qui est à la source de nos vies

Appelés dans la vie, le mystère de cette vie se révèle à partir d'un Vivant Absolu, source invisible. Celui que nous disons l'origine de toutes les réalités, nous ne savons pas en parler ; faire de lui une réalité contingente, donner de lui une définition, une explication, ce serait éteindre le fait de son mystère et de son absolu. Dieu ne paraît accessible que dans un « pour vous ». Comme le soleil que, nous, nous ne pouvons pas regarder, Dieu éclaire toute notre existence de sa lumière. Notre expérience spirituelle est dans la pratique de ce rayonnement. Le mystère est à la fois indicible et aussi sentiment vécu. C'est bien par une séduction qu'il nous appelle, qu'il nous met en route et nous aide à tenir sur le chemin. Séduction, c'est bien d'un langage corporel que je veux parler. En effet, c'est sur l'épaisseur de notre corps personnel et du corps social que nous invoquons l'Esprit de Dieu.

L'Esprit à l'œuvre en nos corps

Ce serait de graves risques pour notre personnalité si nous cultivions des désirs spirituels, des désirs religieux pour eux-mêmes, en divorce avec nos désirs corporels. L'œuvre de l'Esprit en nous, c'est l'humanisation de notre corps, c'est l'harmonisation de nos désirs, dans l'ordre matériel et sexuel, au service du déploiement de la vie ; inversement, nos désirs corporels ne sont pas à eux seuls le sens de la vie. Ils sont élémentaires, mul-

Vie spirituelle en nos rythmes de vie

Parler de notre vie spirituelle, c'est parler lucidement de notre vie charnelle, sans exhibition ni occultation, c'est parler de notre projet d'aimer sincèrement.

Je vous propose une question simple, un axe pour votre formation : « Qui voulez-vous aimer, et comment ? ». Dans la complexité du monde, dans la complexité des réalités ecclésiales, pour s'y retrouver de temps en temps, je me pose la question : « Qui je veux aimer ? ». C'est la question qui me permet de décanter ma vie.

Si besoin était, pour ancrer le spirituel à l'économique et au charnel, je voudrais me référer aux prophètes de l'Ancien Testament : pour eux, la rupture de l'Alliance — ce que nous appelons aujourd'hui incroyance — c'est la présence des pauvres parmi nous. La vie spirituelle demandée, c'est de pratiquer le droit et la justice, c'est de s'arc-bouter contre l'exploitation et l'exclusion. C'est un des axes de la vie spirituelle des prêtres-ouvriers et des militants ouvriers.

tiples, accidentels, concurrents. Sans l'accueil de l'Esprit, l'un ou l'autre pourrait s'exalter, s'imposer comme ligne absolue de la vie, tyrannique et destructeur de la personnalité. Je fais référence ici à l'œuvre de Paul Diel, auteur de « Psychologie de la motivation », fondateur de l'école française de la psychologie de la motivation.

Quand je me rapporte à l'Évangile, l'Esprit est toujours lié à l'incarnation du Christ, de sa conception jusqu'à sa mort et sa résurrection, d'où son Esprit nous est donné.

La référence monastique

La vie spirituelle de référence, dans l'Église, c'est la prière monastique, prière qui nous est demandée canoniquement à nous, prêtres. Elle suppose un cadre matériel, un horaire, une clôture que nous n'avons pas ; par contre, nous avons des téléphones, des sonnettes, des urgences... La prière des moines est une référence importante pour nous ; par leur ténacité, leur fidélité à la Parole du Christ « veillez et priez », ils nous encouragent dans nos propres engagements. Je crois qu'ils sont comme nous-mêmes, non pas des moutons doux et suivants ; ils ont le caractère cabochard, malgré les apparences. Ils nous rappellent la valeur de la régularité dans notre prière. Si notre époque réussit bien la **punctualité** des temps forts, grands rassemblements, fêtes... les moines et les moniales nous parlent de **continuité**, de **régularité**. C'est une invitation valable pour nous, prêtres de la Mission de France.

Vies spirituelles

Il y a bien d'autres formes de vie spirituelle avec lesquelles je peux communiquer sans les vivre moi-même : vie spirituelle conjugale, vie spirituelle familiale. De celles-ci, je ne parlerai pas parce que nombre d'entre nous, comme Obélix, nous y sommes tombés en étant tout petits. La vie spirituelle des autres religions aussi, nous la rencontrons : ceci dit, je me permets de tordre le cou à l'article « la » dans l'expression « la vie spirituelle ».

Prière et rupture de vie

Dans notre vie de prêtre-ouvrier, il est nécessaire d'avoir une régularité de points fixes, dans nos moments de prière et dans nos temps de célébration. Et ceci est en contradiction avec notre pré-

carité : changement de rythmes, de maîtrise de notre vie, etc. En juillet, j'avais le rythme d'un chômeur ; en août, j'avais le rythme de la vie d'usine et, là, j'ai pris le rythme de la vie de cuisinier (je suis cuisinier en précarité, vacataire dans un collège de l'Education nationale).

Le type de vie spirituelle apostolique active, que nous avons à vivre, comporte cette difficulté de trouver des temps de contemplation et de méditation. La continuité, pour nous, c'est dans les temps morts, temps de solitude, où il nous est possible d'invoquer Dieu qui habite dans notre cœur. En faisant retour sur nous-mêmes, nous faisons aussi retour vers Lui.

Notre vie spirituelle, c'est donc d'appeler l'Esprit de Dieu sur notre engagement corporel. Je dirai d'abord quelques mots de la sexualité puis, plus largement, de la vie économique.

L'Esprit est vie, s'il anime nos corps

Par la force du désir sexuel en nous, la vie cherche son passage. Dans l'attrait pour le féminin, c'est la vie qui cherche à passer, puisque c'est l'union du masculin et du féminin qui est le passage obligé de la vie. Nous ne pouvons, honnêtement, refuser cet engagement de couple sans un autre engagement pour la vie particulièrement justifié.

Le célibat est un " Pour "

Le célibat est un « Pour ». « Pour le Royaume ». Sa validité repose sur la consistance d'un enjeu humain, sur la gravité du motif pour lequel on s'engage. Cet enjeu humain de vie ne doit pas être uniquement dans le champ économique : pour la

lutte des classes, pour la lutte contre la pauvreté et pour le développement. Cet enjeu humain doit aussi avoir sa dimension charnelle, affective, habiter le temps du repos, le temps de la nuit, le temps de l'affectivité. C'est là qu'il faut être toujours quelqu'un pour quelqu'un. Le célibat, pour moi, c'est le contraire de la disponibilité. Le célibat c'est un « attachement », un autre mariage avec, comme le mariage au sens premier, un effort de distanciation pour laisser l'autre ou les autres respirer. Le célibat n'est pas pour la solitude, mais pour la relation. Personnellement, j'ai essayé de vivre cela en ayant vécu 10 ans employé de travailleurs étrangers. J'ai cessé ce mode d'habitat pour retourner dans mon département d'origine prendre

en charge mes parents : mon père qui était malade (il est décédé depuis) et ma mère qui est actuellement une grand-mère handicapée.

L'Esprit est vie

L'Esprit est à l'œuvre en nous protégeant de nous détruire lorsque nous sommes tentés de rechercher des réponses imaginaires à notre désir qui, lui, est bien réel. Nous sommes une réalité : le bonheur est à chercher dans la réalité. Les réponses imaginaires que nous nous fabriquons sont parées d'une promesse de satisfaction toute puissante et sans limite. L'Esprit nous engage à aimer au plan du réel, qui est aussi le terrain de la souffrance, de l'échec, mais qui est le seul plan de la joie et de la fécondité. L'Esprit de Jésus-Christ nous décentre de nous-mêmes, nous recentre sur la faim, la soif, la prison, comme

repères décisifs pour la vie et pour la vie éternelle.

Les Buissons ardents de nos vies

Cette question de notre vie spirituelle n'est pas d'abord une question pour nous-mêmes : elle est surtout une question commune avec, pour, en direction de ceux avec qui nous vivons. Qu'est-ce que c'est, une vie spirituelle, en termes de vie d'usine, en termes de chantier, en termes de vie de quartier ?... en termes d'arrière-cuisine ?... C'est là que nous rencontrons des Buissons ardents, avec cette parole : « va libérer tes frères »... C'est là que nous faisons l'expérience d'une présence du feu : mais faut-il, pour dire cela, l'exprimer avec le tétragramme « YAHWEH » ? Avec quels autres mots, les mots de nos compagnons, pourrions-nous dire ce feu et ce buisson ardent ?

Corps livré, vie donnée : L'Eucharistie, mouvement de nos vies

J'aborde le deuxième volet de mon intervention, plus marqué par la vie de prêtre-ouvrier, la vie économique, et plus centré sur « suivre le Christ ». **« Le Christ, c'est celui qui vit dans l'action de grâces »**. Au moment du Jeudi-Saint, il prit le pain, il rendit grâces. Il prit la coupe, il rendit grâces. Notre projet, c'est que tous les hommes soient heureux, qu'ils vivent dans la reconnaissance d'un bonheur reçu. Saint Paul nous dit : **« En tout temps, faites Eucharistie »**, c'est-à-dire faites action de grâces à Dieu Père, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ. Et Jésus lui-même a vécu une pratique d'action de grâces : **« Faites ceci en mémoire de moi »**. Pour nous, cela veut dire : faites tout le cheminement d'un corps rompu, d'une vie donnée,

en mémoire de mon passage par la condition de serviteur, par la mort des condamnés. Reprenez à votre charge tous les affrontements de la vie pour créer des raisons d'espérer, pour donner des motifs d'action de grâces à ceux qui désespèrent.

Dans notre vie de prêtre-ouvrier, la messe n'est pas une dinette magique et l'Eucharistie ne doit pas devenir un spectacle ni un rituel obsessionnel que la Parole de vie a déserté.

Pendant toutes ces années, vivant avec des étrangers, j'ai vu combien beaucoup d'entre eux souffraient en terre étrangère, privés de l'affection de leurs proches. Beaucoup ont payé un lourd tri-

but de santé dans le travail. J'ai rencontré là une misère solide, durable, compacte. A La Seyne sur Mer, cette pauvreté, c'était aussi le manque de nourriture.

Alors, là, avec quel pain célébrer l'Eucharistie ?

Pour quelle vie rendre grâce ?

Trop de tristesse, trop de solitude, trop d'exploitation, c'est la forme concrète de l'incroyance, c'est le signe que l'Alliance est rompue. Et faire corps avec Jésus-Christ, c'est vivre sa Passion pour les hommes meurtris. Célébrer le culte en esprit et en vérité, c'est produire la perspective d'un monde meilleur : c'est faire vraie la présence de Dieu par la réalité du pain partagé, à la messe comme dans la vie.

Alors, militant ouvrier, je ne fais pas que pleurer sur la misère. J'ai déjà quelques motifs d'action de grâce que je partage avec mes camarades. A Nîmes, j'ai fait partie du comité CGT de lutte pour l'emploi et de défense des chômeurs : nous avons créé trois permanences par semaine pour accueillir les chômeurs. C'est vrai, à tenir ces permanences, nous en prenons plein la gueule, des effets de la politique actuelle. C'est vrai, ceux qui accueillent sont à peu près autant démunis que ceux qui se présentent et l'on pourrait changer les rôles autour de la table.

Face à cette urgence, nous, CGT, ce que nous avons en magasin, ce ne sont pas des boîtes de conserve mais c'est notre « conscience de classe ». Non seulement c'est un produit de première nécessité, mais c'est un trésor d'humanité dont le stock augmente quand la distribution progresse.

Notre trésor

Notre trésor, c'est d'assumer la réalité, si inhumaine soit-elle, en refusant toutes les drogues, toutes les illusions savamment distillées aux travailleurs, en faisant l'effort de vérité sur les conditions qui nous sont imposées. Notre trésor, c'est de refuser le silence complice de l'exploitation capitaliste et de retrouver toute notre dignité de travailleur, une dignité combative pour transformer la réalité. Notre trésor, dans cette société qui fait de chacun le concurrent de tous, c'est de retrouver des camarades, frères et sœurs objectivement logés à la même enseigne. Notre trésor, c'est d'entrevoir une issue historique par ce passage obligé de l'affrontement de classes, où chacun peut tenir une place au bénéfice de tous, alors qu'on veut nous faire croire qu'il n'y a rien à faire.

Lorsque je travaillais dans le Bâtiment et les Travaux Publics, j'ai pris part aux luttes de chantier, en particulier en fin de chantier, pour le droit au travail. A La Seyne sur Mer, avec un collectif d'associations, j'ai œuvré à préparer le retour au pays d'une équipe de chefs de famille sénégalais, sur la base d'un projet de développement agricole.

Si deux ou trois chrétiens suffisent pour être la présence du Christ, deux ou trois hommes ou femmes suffisent pour donner prise au souffle de l'Esprit. « Corps livré, vie donnée » : beaucoup, qui ignorent ces paroles du Christ, font ceci sans mémoire de lui, dans le souffle de l'Esprit de justice. Et nous, nous avons rendez-vous là où ce qui est de Dieu saisit ce qui est des hommes.

Et là, il y a toujours un enjeu, un risque de « Nouvelle Alliance », dans cette histoire. On ne

peut se contenter de répéter avec les formes anciennes. Arrivé en terre inconnue, Jacob s'éveilla de son sommeil et dit : « Le Seigneur est en ce lieu et, moi, je ne le savais pas » (Gn 28, 16).

Préparer l'Eucharistie : une longue quête

Préparer le pain et le vin de l'Eucharistie, c'est une longue quête dans la vie des hommes.

Depuis 8 ans, j'ai travaillé en pâtisserie puis en cuisine. Sous la pression de l'économie capitaliste, la recherche d'un travail, les conditions de ce travail, ça devient ardu. Il ne suffit plus, pour subsister, de vendre sa force de travail, il faut aussi vendre son âme. Je suis aussi de ceux qui font n'importe quoi, n'importe comment pour subsister. C'est le réflexe de survie ; c'est la quête de vie, souterraine ; c'est la nuit de l'Esprit.

« Le Royaume des cieux est comparable à un filet qu'on jette en mer et qui ramène toutes sortes de poissons... et de crustacés ». Qui de nous, dans cette économie capitaliste, n'a fait l'expérience de l'entreprise comme d'un panier de crabes ? La peur nous habite ; toute forme de solidarité se brise. La mesquinerie, les zizanies en tous genres, l'agressivité composent le fond du tableau...

Préparer l'Eucharistie, c'est tenir en frère, si l'on peut. C'est vouloir la solidarité là où il n'y a que la compétition. C'est ne pas prendre son parti de l'individualisme et de la dérision sur toutes choses, mais garder le goût du collectif et de la parole.

Célébrer l'Eucharistie, c'est rassembler ces miettes de vie pour en faire le Corps du Christ, aujourd'hui : l'Eglise engagée dans cette condition ouvrière pour le meilleur et pour le pire, au quotidien.

Des blessures qui sont germination

Avec la table décorée, les chants, l'Eucharistie est l'orientation joyeuse de notre action vers Dieu. Elle est aussi charnière d'action et de passion. Après le temps de la Cène, voici celui du Chemin de Croix, car l'Amour nous embarque toujours plus loin que ce qui nous convient.

Aimer nous entraîne parfois à perdre cœur. Au-delà des mots, le tragique, les coups durs. Mieux vaut alors garder son souffle pour porter sa croix. C'est surtout ce que l'on fait qui parle.

Que Jésus-Christ, image parfaite du Père, livré de nuit après une vie de passion pour les hommes, ne cesse d'être notre lumière !

Ne devenons-nous pas frères et sœurs de ce Seigneur quand nous sommes livrés sans préalable et sans défense au monde des hommes ?

Ce Seigneur s'est montré vivant, avec les marques du supplice des condamnés. Pour avoir part, nous aussi, à sa Résurrection, ne faut-il pas avoir partie liée, quelque part et charnellement, avec les damnés de la terre ?

Je veux croire que tout ce qui brûle, en nous, de dépossession choisie et imposée se rejoint en un seul feu. Je veux croire que les blessures du cœur et du corps ouvrent le passage à des forces nouvelles.

L'amour est passion. Je veux croire que le Maître de la vie a semé en nous une vie qui va au-delà de nous-mêmes. Grains jetés en terre, notre déchirure, c'est une germination.

Servir l'Espérance à cœur et corps perdus

Jean-Pierre MARGIER

Depuis 25 ans à La Seyne. La MDF m'a fait vivre un ministère de prêtre-ouvrier et m'a amené à partager la vie quotidienne d'une partie de la population seynoise. J'ai l'impression qu'avec elle j'ai fait un long voyage... pour lequel il me semble que la Mission de France m'avait mis en poche à

peu près ce qu'il fallait : le désir, le goût et la responsabilité de vivre la foi de Jésus auprès de femmes et d'hommes qui circulaient devant l'église paroissiale de La Seyne, sans trop s'en préoccuper si ce n'est aux quatre saisons de leur vie... et encore !

Où est le temple de Dieu ?

De quel monastère es-tu ?

Cet été, j'ai essayé de passer quelques jours chez des moniales pour préparer ce papier. Pendant le repas, quelqu'un m'a interrogé : « De quel monastère es-tu ? ». J'ai répondu : « Je suis dans un monastère de ZUP de 4 000 habitants, avec une entreprise qui s'est éteinte et qui a perdu 6 000 emplois ». Ce matin, parmi vous, j'ai entendu plusieurs fois le mot de lieu, le mot d'église, le mot de temple. Là-bas, j'ai été questionné sur le monastère. Depuis quelque temps, surtout avec les modifications des copains prêtres de la paroisse, je repense à ce thème du temple dans ma vie. Je me souviens de la réflexion de ce jeune aumônier de lycée qui nous a quittés trop tôt à La Seyne. Il me disait : « Mais quel lieu as-tu, toi ? Quel lieu d'Eglise as-tu ? ». Je répondais : « J'ai l'atelier et j'ai les chantiers navals ». « Les jeunes, eux, n'ont pas de lieu », disait-il. Alors je médite ce passage d'Évangile : « Comme il sortait du temple, un de ses disciples lui dit : « Regarde, qu'elles sont belles, ces pierres ! Quelle belle construction, ce temple ! ». Et Jésus lui dit : « En trois jours, de tout

cela, il ne restera rien. Pas pierre sur pierre » (Mc 13, 1). Ou encore, l'apostrophe de Paul aux Corinthiens : « Le Temple de Dieu est sacré, et ce Temple c'est vous » (I Co 3, 16).

Le sacerdoce que je vis à La Seyne est marqué par ces impératifs-là : prêtre pour une population à la condition ouvrière dure, (André vient d'en parler). L'histoire m'apprendra qu'elle peut être plus dure que je n'avais pu le prévoir au début.

Décrypter, avec ces hommes, la trace de Jésus

Vie spirituelle d'un accompagnement sans préalables avec une population ouvrière, avec l'épreuve permanente de décrypter la trace de Jésus que, par définition, je savais devant.

Alors, cette délocalisation du lieu où des hommes vivent, où j'ai à être témoin de Jésus auprès d'eux, fait passer par bien des épreuves et, en particulier, par l'épreuve de la solitude devant l'incroyance. « Hors de ce que tu me donnes, je n'ai rien ». Le reconnaître dans l'absence, être toujours

en quête. En même temps, je vis cette exigence d'un ministère où j'ai découvert que **pour révéler l'Amour à l'humain, il faut de l'humain**. Cela me fait penser à la soudure, que j'ai pratiquée professionnellement pendant longtemps. Pour souder un tuyau, il faut de la chaleur et du métal d'apport. Cette chaleur-là nous est donnée dans le ministère sacerdotal et le métal d'apport c'est notre vie humaine à donner. C'est ainsi, en tout cas, que je vis au milieu de la population de La Seyne. Avant moi, il y a des témoins qui m'ont rappelé qu' « on ne peut pas vivre une vie d'Évangile réaliste et concrète dans une Église faite d'abstraction ». Sans l'Église, « le Christ s'évapore, s'émiette et s'annu-

Prêtre pour le présent, pour le quotidien

Etre prêtre, c'est servir l'espérance

Pour moi, aujourd'hui, être prêtre c'est servir l'espérance. Après ce que vient de vous dire André, devinez combien, dans une vie de sinistrés par l'emploi, mon espérance est mise au défi, comme l'espérance de copains chrétiens avec qui je partage tant bien que mal cette situation. Alors, il nous faut arriver à tout vivre autrement : une lutte à mort contre la désespérance, contre le fatalisme, contre le rien à faire.

Deux expériences fondamentales me marquent : celles de la mort et de la souffrance. La mort : le suicide à bout portant de quelqu'un que j'aimais et la fin tragique de cette entreprise de 6 000 personnes. Je me trouve au pied du mur : « Qui nous roulera la pierre ?... elle est fort grande ! » (Mc 16, 3-4). L'expérience de la mort est un peu au cœur de l'acte de la foi. Finalement c'est un des chemins de l'Évangile. L'expérience de la souffran-

le », écrit Madeleine Delbrel. C'est ce que j'ai essayé de vivre tant bien que mal, malgré tout : rester en relation avec l'Église locale du Var et de La Seyne. Mais en même temps, j'ai appris à ne pas avoir besoin de succès pour vivre l'Évangile.

Dans ce Temple de travailleurs chinois, qui sont maintenant en situation de précarité, j'essaie simplement de **servir Jésus sans m'en servir**. C'est là où je célèbre, dans un enfouissement que certains peuvent me reprocher. Mais je crois que l'enfouissement et l'intérêt du témoignage sont les deux battements du même cœur. En acceptant parfois d'être perplexe. Et là, je pense à certains mariages, baptêmes ou enterrements.

ce, personne n'en est à l'abri, et ce n'est pas une maladie, même si parfois on déprime. Je crois que c'est Dieu qui disait, dans l'Exode : « Je connais leur angoisse » (Ex 3, 7).

Alors, c'est à corps et à cœur perdus, vivre le quotidien en essayant de faire que l'espérance réalise un tout petit peu ce qu'elle promet aujourd'hui. Le futur, c'est agir aujourd'hui, passionnément : « On peut échouer mais ne pas tuer l'espoir ». Dans cette phrase d'un tract syndical, je vous avoue que j'ai vu toute la passion de Jésus, et il m'a aidé à en vivre.

Une espérance en actes

Tout ce que j'ai reçu des travailleurs du chantier et de la MDF, je le reconvertis dans un quartier qui se dégrade et peut devenir ghetto.

Des expressions comme : « Il faut encore durer... », « Durer encore un peu... », disent ce que

je vis avec des tas de gens dans la ZUP. On a tout fait — et c'est vrai j'ai accumulé pas mal de responsabilités, autant au niveau associatif que d'initiatives associatives — pour créer des emplois, pour l'entretien des cités... pour se battre avec des administrateurs HLM, avec la mairie... en gardant les liens avec la Mission Ouvrière, l'ACO, les prêtres-ouvriers du coin.. J'en passe. La vie associative avec les plus démunis est faite de reprises continuelles, de chutes et de relèvements. Les responsabilités s'accumulent; on devient bouclier.

Le célibat pour le royaume

Il est plus difficile à vivre à 57 ans qu'à 30 ans. Mais, ça, l'Evangile nous avait déjà prévenus. Je pense à la réaction d'un copain, prêtre-ouvrier du Var, qui a eu à faire, sur ce terrain-là, un choix difficile. Il nous disait : « Je crois que le célibat est plus partie prenante de notre sacerdoce qu'il n'y paraît », même si on peut envisager un autre mode de vie pour le ministère sacerdotal.

C'est vrai que la vie partagée, ce compagnonnage à long terme, en plein vent, sans préalable, dans une condition ouvrière dure, difficile, la confiance reçue de pas mal de compagnons, les responsabilités données, la charge d'amour qui est enfouie dans le mouvement ouvrier et tous les mouvements humains.. tout cela creuse des sillons d'amitié, de tendresse, d'affection, qui vont parfois jusqu'au cœur. Le célibat devient parfois une situation de crise et les crises s'additionnent avec celles d'autres que je partage et rendent parfois mon cœur écorché. Il me faut alors rester lucide et très humble : en état de pauvreté radicale. La vie est difficile. J'ai noté une phrase de Teilhard de Chardin : « L'amour qui renonce peut

Les bénévoles sont souvent les plus fragiles.

... Durer encore un peu, dans cet esprit d'un ministère de l'espérance. C'est ma spiritualité, à moi, aujourd'hui : faire habiter des petits espoirs humains dans l'espérance de Jésus.

L'espérance chrétienne est du vent si elle n'est pas habitée par des espoirs humains concrets. Le compagnonnage que j'accomplis me fait vivre cela.

remplir toute une vie ». Je le crois, je le vis. Mais, à ce moment-là, il faut recréer la source ; c'est incontournable. Le premier commandement à l'état pur : « De tout ton cœur, de tout ton esprit, de toute ton âme, de toutes tes forces » C'est incontournable ! J'avais noté aussi une phrase de Madeleine Delbrel : .. « Même si parfois nous nous sentons devenir étrangers aux autres par la foi qui nous les fait aimer de plus en plus ». C'est assez mystérieux, mais je crois que la passion de Jésus nous amène là.

J'ai eu la chance d'être aidé par des Petits Frères de Jésus, par un petit Carmel, qui sont toujours capables de sourire et d'accueil. Cette solitude-là est quand même le lieu où Jésus nous redit sa présence et la raison d'être de notre ministère, si nous savons prendre le temps de le retrouver. Nous pouvons alors dire : « Le Seigneur est ici et je ne le savais pas » (Gn 28, 16).

La vie spirituelle, à la MDF et dans la vie quotidienne, se résume pour moi en cela : « Il suffit que le disciple devienne comme son patron » (Mt 10, 24).

Après les événements des pays de l'Est des prêtres-ouvriers s'interrogent *

La fin de l'année 89 a connu une accélération de l'histoire dans les pays de l'Europe de l'Est. Des bouleversements considérables, bien connus aujourd'hui de tous, aux interprétations difficiles, se sont multipliés. Chaque République constituant le « Bloc soviétique » a été touchée. Ces bouleversements ont sapé les bases idéologiques sur lesquelles s'était édifié le « socialisme réel » depuis la révolution d'Octobre 1917, renversé l'ordre établi depuis la fin de la seconde guerre mondiale, ravivé les questions de nationalités et d'indépendance nationale des « pays frères ».

La lame de fond économique, à l'origine de cette recomposition des pays de l'Est, signe apparemment la faillite d'un certain système et de l'idéologie qui le sous-tend.

L'onde de choc, se propageant de la Pologne à l'Union soviétique — et bientôt à l'Albanie —, sans épargner aucune des autres républiques, a des répercussions directes sur les relations entre pays, en Europe mais aussi dans le monde entier.

L'atelier des Prêtres-Ouvriers de la Mission de France, intéressé au premier chef, à cause même de l'engagement de chacun de ses membres dans la classe ouvrière française où l'analyse marxiste pénètre les organisations syndicales les plus représentatives, façonne les manières de penser, d'agir, de se représenter la sociétés, s'est donc interrogé sur ces événements.

Les questions aidant à la réflexion étaient les suivantes :

- Quelles répercussions ces événements ont-ils eu sur nos copains de boulot et dans nos organisations syndicales ? Quelles questions se posent-ils ? Quelles questions nous posons-nous ?
- L'analyse marxiste rend-elle compte de la réalité économique et sociale que nous vivons ?
- N'y a-t-il pas, dans ce rejet, une aspiration à plus de liberté individuelle alors que nous avons, nous, beaucoup insisté sur la dimension collective ?

(*) Ce texte, fruit d'un travail collectif, est un compte-rendu, qui primitivement n'était pas destiné à une publication. Malgré cela, le comité de rédaction de la L.A.C. a sollicité les membres présents à cet atelier de mars 1990 pour faire bénéficier ses lecteurs de cette riche réflexion.

Vaste programme, qui aurait nécessité plus d'une journée et demi de travail. Le sujet était pour le moins difficile... tant il touchait chacun au plus intime, dans sa manière d'engager sa liberté et sa responsabilité de travailleur, de militant, de prêtre.

Aucun ne s'est défilé. Le dialogue a été respectueux mais ferme. La situation nouvelle se prêtrait à un climat de vérité et d'écoute. Bien des questions soulevées sont restées sans réponse, laissant l'avenir ouvert et, au temps, le soin de décanter des nombreuses inquiétudes.

Les événements

Ce n'est pas le lieu, ici, de reprendre l'historique de cette lame de fond qui a modifié tous les équilibres internationaux et appelle de nouvelles solidarités sociales et politiques.

L'appréciation que nous portons n'est plus une réaction à chaud mais déjà un début d'analyse et de réflexion, même si nous avons conscience de balbutier, tant il n'est pas simple de saisir, dans sa complexité et son amplitude, l'ensemble de ces transformations pratiques et idéologiques.

Phénomène global ?

Ces transformations affectent, à l'évidence, tout le bloc soviétique qui est en train, peu à peu, de se fissurer de toute part. Pour autant, il serait erroné de s'en tenir à une vision globalisante, qui oblitérerait les particularités des changements survenus dans chaque pays.

« Je n'ai pas été percuté par les événements de l'Est. J'ai été intéressé par des événements très différents des uns des autres. Il y en a qui étaient dans la suite logique des solidarités qui se sont liées depuis plus de 10 ans. A ce titre là, je ne ferais pas l'amalgame des événements de l'Est comme si c'était un seul événement, une seule grille de lecture ».

Mouvements spontanés ou organisés

La force des peuples qui a entraîné des secousses dans plusieurs républiques ne manque pas de surprendre, ainsi que la rapidité avec laquelle la trainée de poudre s'est propagée. Pour des militants, rompus à la lutte syndicale et politique, des mouvements de cette ampleur ne naissent pas comme par enchantement : des conditions objectives, tant socio-politiques que d'orga-

nisation, sont nécessaires pour canaliser le mécontentement des populations et déboucher sur des manifestations générales à même d'amener les changements souhaités.

« Sur ce qui s'est réalisé, on n'est pas des enfants de cœur, il n'y a spontanéité nulle part. Je parle là en tant que responsable. Je rentre de Roumanie ; même là, ça n'a pas été spontané. Il y a des gens qui ont essayé, depuis un certain temps, de faire en sorte que les choses évoluent. C'est vrai, je pense, dans les autres pays. Le phénomène Gorbatchev a été un point de départ, qui a permis un certain nombre de choses qui se sont réalisées ».

« Je pense à ce qui se passe en Hongrie entre autres, à la manière dont les Hongrois se sont exprimés dans les affiches, à la fête de l'Huma, c'était évident que la transformation s'est enclenchée depuis un certain temps ».

Des éléments précurseurs

Pour ceux d'entre nous qui ont eu l'occasion de recevoir, par le passé, des délégations de ces pays, ou qui sont allés sur place et qui ont échangé avec tel ou tel responsable, souvent sur le mode confidentiel, la surprise est venue davantage de la rapidité des événements que de leur surgissement. Les situations connues de difficultés de vie, de libertés restreintes étaient telles qu'il était prévisible qu'un jour cela craquerait.

« Depuis des années, on sait et on dénonce la dictature en Roumanie. Ceux qui ont paru surpris par les abus, je me dis qu'ils jouent la comédie ».

« En 1988, je suis allé en Pologne. J'ai appris des choses et je me suis dit : ça ne pourra pas durer. Quand j'entendais un haut responsable syndical dire : « On en a gros sur la patate parce que la situation, en Silésie, par-ci par-là, telle entreprise, telle entreprise ça ne va pas du tout... on le dit au gouvernement et c' » est comme si on crachait en l'air ». J'ai pensé que le bloc de l'Est ne pourrait rester en l'état et que cela allait craquer, tout d'abord par les républiques musulmanes du Sud ».

« En Roumanie, j'ai été très étonné. Contrairement à ce que l'on croit, je trouve que ça n'a pas été aussi violent que ça. Je m'attendais à une violence plus grande. J'y suis allé, il y a sept ans, avec une mission particulière. J'ai rencontré deux personnes pour transmettre des messages : l'une, entre deux wagons pour éviter d'être repérés ; l'autre, au cours d'une visite guidée dans un monastère. Nous étions prévenus, nous ne devions ni nous attarder avec nos in-

terlocuteurs, ni parler à n'importe qui. Nous sentions fort qu'il y avait une haine et une méfiance. J'ai été étonné que ce ne soit pas plus brutal ».

Une question peut surgir, à ce propos. Comment se fait-il alors, si certains se doutaient, qu'ils n'aient rien dit ? Au nom de quels impératifs supérieurs ont-ils choisi de se taire ou n'ont-ils pu dénoncer ce qu'ils voyaient ? Question grave, qui nécessiterait une réflexion sur liberté de parole et droit de réserve, sur responsabilité personnelle et responsabilité collective.

Cause économique

Il n'est pas simple de répertorier les raisons qui ont provoqué ces changements : manque de liberté, de démocratie, d'information, manque de pain... etc. Bien sûr, ces raisons sont multiples et variables selon chaque pays. Souvent, les Eglises ont focalisé les foyers de contestation et aidé au changement.

« A l'origine, il y a toutes les influences religieuses, politiques qu'on veut... Une des grandes clefs d'analyse serait de voir en quoi un certain niveau d'émancipation des gens est exigeant de réponses politiques et institutionnelles appropriées... La recherche de liberté et les nationalismes ne sont sans doute pas les seules en causes.

Les gens bougent aussi parce que la situation économique était tellement insupportable qu'ils en avaient marre et voulaient que cela change. Je n'habillerai pas trop vite les événements de grandes ambitions révolutionnaires ou humanitaires ou de liberté ».

Une crise internationale

Si l'on reste attentif à l'actualité à travers le monde, ces événements se situent dans un contexte plus large de lutte de libération des peuples... et de crise internationale.

« Je crois qu'on ne peut pas détacher ces événements, qui se sont précipités pendant plus de six mois, de ce qui s'est passé l'an dernier en Chine, de la présence des troupes américaines au Panama. Cette situation de crise a pris maintenant une dimension mondiale. C'est, aujourd'hui, les pays capitalistes en économie de marché et les pays dits socialistes en économie planifiée qui sont en crise ».

Amplitude des changements

Le débat de cette rencontre met l'accent sur plusieurs éléments fondamentaux :

Une révolution

La révolte des peuples a mis à bas tout un système sclérosé, corrompu et bureaucratique. En ce sens, il s'agit bien d'une révolution, d'une révolution pacifique — en dehors de la Roumanie — remettant en cause les théories qui prétendent que la prise de pouvoir est toujours au bout du fusil.

« Je me suis réjoui parce que c'est bien une révolution et que cette révolution s'est faite de manière pacifique, par des manifestations de grande ampleur, où on n'a pas vu un char, et où on n'a pas vu d'affrontement armé, sauf dans le cas très spécial de la Roumanie, le dernier épisode qui était plus tragique que les autres... »

C'est incommensurable parce que, jusqu'ici, on pensait — il y a de grandes théories sur le sujet — que toute révolution était nécessairement violente, qu'aucun pouvoir, puisque c'est un pouvoir de classe, ne se laissait déloger ...et que le pouvoir est au bout du fusil ».

Echec ou recomposition du communisme ?

Une révolution certes mais qui signifie quoi ? Quel sera l'avenir de ces pays, vers quel régime ? Ces peuples vont-ils renier totalement leur histoire récente ?

Vont-ils s'engouffrer dans une économie de marché de type capitaliste ? (Celui-ci n'attend-il pas que cela ?). Une incertitude demeure. Les évolutions actuelles le laissent craindre, cependant. Alors, échec du communisme ou recomposition du communisme international ?

ECHEC DU COMMUNISME. *« Il y avait bien des soubresauts qui laissaient présager une crise du système socialiste mais on rendait responsables les « impérialistes » et voici que, brusquement, tout s'effondre. C'est comme un constat d'échec, un idéal qui tombe en morceaux, un rêve qui meurt ».*

« L'écroulement me percute parce que les pays de l'Est représentaient une alternative de société face au système capitaliste libéral. Il y avait, me semble-t-il, la priorité donnée aux intérêts collectifs sur les intérêts individuels... Il me semblait que ces sociétés n'étaient pas basées sur l'argent et le profit ».

« Pour moi, c'est un échec d'autant plus grave qu'il se greffe non sur 2 ou 3 années mais sur 40 ou 50 ans de communisme... un échec de tout un idéal qui a formé et mobilisé plusieurs générations. Et puis, ça ne fonctionne pas. Ça m'interroge et me remet en cause ».

RECOMPOSITION DU COMMUNISME INTERNATIONAL. *« Evitons de nous faire piéger par nos états d'âme. Il vaudrait mieux prendre le temps avant de faire un bilan. Car il s'agit, à travers ces mouvements, de la reconstruction du communisme à travers le monde et pas seulement dans les pays de l'Est. Personne n'est dupe sur le fait que cette reconstruction est coordonnée avec des répartitions qui se jouent dans d'autres continents ».*

Un avenir à ouvrir

Quelles que soient les interprétations, la voie démocratique est ouverte. Chaque peuple a à construire son avenir.

« La crise grave et profonde qui secoue les pays de l'Est et qui amène une re-composition économique, sociale et politique, variable selon chaque peuple, est sous-tendue par une revendication profonde de démocratie et de liberté. La voie démocratique est ouverte, difficile. Ce sont les hommes et les peuples qui doivent faire leur histoire ».

Les répercussions

Frappés et percutés par ces événements, nous l'avons tous été, à des degrés variables selon que nous appartenons à telle ou telle organisation.

Joie

Le premier sentiment a été celui de la joie. Bien des expressions en témoignent, qui vont de l'enthousiasme sans partage à une joie plus contenue.

« Ce qui s'est passé a provoqué, de ma part, beaucoup d'envie dans la mobilisation possible du peuple. Quand on voit, nous, la peine que nous avons pour provoquer — autour de nous, dans les engagements — pour exprimer ce qu'on veut... là quelle richesse ! Que la Roumanie, dans la foulée des autres pays, soit

capable de se débarrasser de cette dictature, ça m'a réjoui encore plus, même au prix du sang ».

« J'ai pleuré de joie, à certains moments, en voyant ce qui se passait... D'abord, un immense mouvement de libération populaire, ça mérite d'être salué, d'être applaudi. Ces gens cherchaient d'abord une liberté : liberté reconquise, liberté de se déplacer, liberté de s'exprimer, liberté de penser, liberté de s'organiser. C'est le premier droit le plus inaliénable, avant les autres, c'est celui qui permet de conquérir les autres droits. Après l'échec de la révolution chinoise, oui, j'ai pleuré de joie à celle apparemment réussie, dans une premier temps, des pays de l'Est ».

« Mes premières réactions étaient partagées entre un sentiment de joie et une inquiétude car je ne voyais pas d'autre option qui se manifestait en faveur d'une défense des pays pauvres. Je suis quand même un peu inquiet sur ce qui sous-tend ce mouvement de libération... Il y avait certainement des abus manifestes ...mais qu'est-ce qui sous-tend ? en fonction de quelles valeurs ? ».

Le choc

Sentiments de joie donc. Mais à quel prix, pour certains d'entre nous et pour des militants proches en particulier du P.C. et de la C.G.T. Reconnaissons qu'il y a là une ligne de partage. Ceux qui militent dans d'autres organisations n'ont pas autant accusé le choc. Plusieurs raisons à cela, qui traduisent une perte de repères pratiques et idéologiques mais aussi qui en disent long sur le compagnonnage, au fil des ans, avec ces militants qui ont façonné le mouvement ouvrier.

Destabilisés. « J'ai été comme destabilisé par ces événements, même si je n'étais pas d'accord avec le sectarisme du P.C. Il me semblait qu'ils étaient les seuls, PC et CGT, à avoir des positions claires. Alors, bon, tout ça, c'est foutu en l'air. J'étais un peu découragé ».

Heurtés par l'anti-communisme. « J'ai été percuté surtout par l'amalgame fait entre le communisme vécu dans les pays de l'Est et le parti communiste français. Cette campagne éhontée de dénigrement m'a atteint personnellement, puisque je suis au Parti. Il y a eu un certain silence autour de moi, certains sourires, certaines petites réflexions de pitié, comme si j'étais un naïf qui n'avait rien compris, qui m'ont profondément blessé ».

« J'ai réagi à la campagne anti-communiste qui méprisait ceux qui se battent contre ce qui est encore un système contraire, nous semble-t-il, aux intérêts des salariés et des travailleurs ».

Peinés de la peine des amis militants. *« Les vieux militants me font de la peine. Je les sens douloureusement déçus. Ils ont consacré toute leur vie à militer, souvent dans des conditions très dures. Ils croyaient que le parti avait la vérité par rapport à l'avènement d'un monde meilleur pour les travailleurs. Ils étaient durs et inflexibles envers ceux qui voulaient mettre des bâtons dans les roues..., l'URSS était leur modèle... Staline leur héros..., ils ne pouvaient pas se tromper ni nous tromper ! ».*

« Il s'en est suivi — je l'ai senti — une perte de repères habituels, une sorte d'effondrement, chez certains militants de la CGT ou du PC. J'ai senti leur désarroi lorsqu'un tel dit à un copain : « Ah, je suis bien malheureux en ce moment ! » Un autre, pur et dur, qui s'interroge : « Comment se fait-il que, de ce qui était pour pour l'homme et les besoins humains, on en soit arrivé à de telles perversions, à de telles erreurs ?. Ils se posent des questions, ils sont désorientés ».

Cependant, ce sentiment est à nuancer. Deux constats viennent atténuer ce désarroi perçu chez les militants les plus âgés et qui ont tout misé sur cet idéal :

Les jeunes du P.C. Ceux-ci sont moins marqués par l'histoire et l'idéologie.

« Les jeunes accueillent les questions des anciens mais ils ne les comprennent pas, car, eux, le stalinisme ne les a jamais inquiétés. Ils ne l'ont jamais vécu pour leur compte personnel ni au sein du Parti. Ce qui les motive : se battre face aux inégalités, prendre en main les problèmes de notre société qui écrase l'homme et particulièrement les jeunes ».

Les jumelages entre cités.

Des relations entre cités françaises et des villes du glacis soviétique existent. Elles ont permis bien des échanges en vérité, qui ont contribué à atténuer, le moment venu, l'effet dévastateur que certains ont ressenti.

« Par rapport aux pays de l'Est, s'il y a un trouble jeté dans leur esprit, je n'ai pas entendu : on s'était trompé, on s'était leurré. Chez un certain nombre de responsables du PC de ma ville, qui est historiquement un vieux PC, il y a

eu pas mal d'échanges avec la RDA, échanges par jumelages, et il y avait un certain nombre de jugements critiques- qui étaient portés par les gens qui les rencontraient. Dans ces jumelages sont venus des communistes, des non-communistes, des chrétiens qui apportaient un jugement critique sur la manière d'être communiste là-bas ».

Choqués par les propos de responsables d'Eglise.

« Ce qui m'a profondément choqué, ce sont les propos tenus par le Père Decourtray. Au départ, il y a eu un amalgame fait entre ce qui se passe là-bas, dans les pays de l'Est, et notre situation française. Juger qu'on l'avait toujours dit et qu'on avait raison, je trouve cela scandaleux. Ce qui m'a aussi le plus percuté, c'est la suspicion, traduite par nos responsables d'Eglise, sur notre démarche missionnaire. Je n'admets pas ».

« Autour de Decourtray, j'avais eu plusieurs réactions de copains du syndicat CGT, à partir de la déclaration de Bernard Lacombe dans l'Humain. Ces réactions exprimaient une solidarité avec nous, qui devions être blessés de cette déclaration d'Eglise ».

Pas démobilisés Néanmoins, bien que déstabilisé, heurté, choqué, nul ne songe à baisser les bras. *« En majorité, les copains sont sûrement très marqués. Mais ils sont tellement mobilisés par l'actualité concrète, immédiate, qu'ils digèrent apparemment pas trop mal. Ce qui les mobilise, ce sont les luttes concrètes. Leur activité fait qu'ils ont leurs raisons de vivre. L'effondrement ne les a pas réduits à ne rien faire. Les militants sont sensibilisés à l'urgence et à l'importance du quotidien ».*

L'effet miroir

Par un effet miroir, qui en surprendra plus d'un, ces événements ont provoqué un regard critique sur nos propres pratiques et engagements. Les temps étaient propices à une recherche de vérité. Un questionnement réciproque a eu lieu sans que cela n'entraîne ni jugement hâtif ni éclats de colère. Oui, l'heure était à l'écoute ...loin de toutes certitudes mais pas de toutes convictions. Nous avons ainsi abordé en toute franchise plusieurs thèmes, parfois succinctement — mais il ne s'agissait pas de mener une étude théorique : le mouvement ouvrier et le syndicalisme français, le Parti Communiste, les relations entre syndicats. Sans concessions, nous nous sommes interrogés, questionnés : le courant marxiste existe-t-il encore ? A quelle fidélité commune sommes-nous renvoyés ? Avons-nous eu le courage de la vérité ? Certes, il n'y

a pas de grandes révélations mais partager entre nous, dans le respect de chacun, est déjà signifier la dimension de communion de notre ministère.

Regard sur le mouvement ouvrier

Une classe ouvrière diversifiée

« Il faut prendre acte, maintenant, de la diversité à la base du mouvement ouvrier. Cette diversité est d'autant plus mise au jour avec ce qui se passe au niveau des pays de l'Est. Qui dit diversité dit : conflit, contradiction, recherche de pouvoir entre différents courants ».

« Autant je crois qu'il y a des intérêts communs au monde ouvrier, autant il est vrai qu'il y a une grande diversité. Les intérêts des travailleurs ? Mais quels intérêts ? Quels travailleurs ? Quand on parle d'intérêts des travailleurs, quelle grille de lecture utilise-t-on ? »

Un syndicalisme minoritaire

« On a toujours cru qu'on était représentatif, majoritaire. On n'a jamais été majoritaire. En 72, la CFDT disait « on a un million d'adhérents » mais 620 000 payaient leurs 12 timbres par an, aujourd'hui, pas plus de 500 000. On fait comme si on avait une véritable force syndicale. La véritable force, c'est l'appel aux salariés, le nombre de membres ne nous donnera pas de force. C'est une caractéristique française, ça ne disparaîtra pas ».

« Les syndiqués, en France, ont toujours été minoritaires : des poignées ! Les syndicats, marqués par lutte des classes, ont été rarement des mouvements de masse, sauf les mutuelles. Et, en dehors de quelques pointes — 1936, 1968 — ça n'a pas duré ».

Un syndicalisme divisé

« Si j'ai un trouble, il remonte au moment de la rupture de l'Union de la gauche, en 78. On est tributaire de cette histoire récente. C'était bien déjà une conception de la démocratie et de la lutte de classes qui était en jeu. Chacun accusait l'autre : l'un parce que trop affilié au PC, l'autre parce que trop réformiste. Cette histoire a été catastrophique pour le mouvement ouvrier français. Les événements de l'Est permettent de lever le voile ».

Regard sur le parti communiste

Ce regard est à double face : celui des sympathisants et adhérents au PC et les autres. Les appréciations ne sont pas forcément identiques.

Les adhérents et sympathisants :

DES REACTIONS GLANEES. *« Des réactions douloureuses, j'en ai entendues surtout de la part des individus. Cette copine responsable des retraités des transports et qui dit : " moi, je ne vais plus aux réunions du parti pour l'instant, parce que j'ai mal qu'on nous ait caché la vérité si longtemps dans les pays de l'Est. Et puis, j'ai la certitude que ce que je peux dire dans la cellule à la base ne remontera jamais en haut lieu " ».*

« Alors, même dans la cellule, démocratie et liberté, on les a proclamées avec joie. Mais ce dont on ne parlait pas, c'était des répercussions, des remises en cause que cela devait provoquer chez nous, dans notre propre parti ».

ARC-BOUTES SUR LA VERITE DE TOUJOURS. *« Face aux attaques, on s'est défendu énormément. Cela explique que nous nous soyons raccrochés à notre vérité de toujours, défini dans le XX^e congrès. Et pourtant, la vérité de ce congrès était une évolution très grande au sein du Parti, puisqu'on ne parlait plus sur le registre de la dictature du prolétariat. On en appelait à l'action du rassemblement le plus large possible des travailleurs autour des notions de liberté, de défense de nos intérêts, de pouvoir d'achat, de la protection sociale, sur la base des revendications que pose le peuple français, les travailleurs en particulier ».*

UNE EXIGENCE DE DEBAT ET DE DEMOCRATIE. *« J'insisterai sur ce vent de démocratie à l'intérieur du PC, à partir de ce que dit Charles Fiterman et de ce qui se passe dans les cellules de base, où les gens revendiquent des débats plus larges et souhaitent que les problèmes soient abordés plus franchement et pas simplement avec des slogans ».*

« Il y a des camarades qui, sans être rénovateurs, restent à l'intérieur du PC parce que celui-ci est porteur d'aspirations populaires. Ils s'interrogent sur la manière de faire évoluer la démocratie au sein du Parti ».

« A la base, on sent qu'il y a un malaise entre cette exigence de débat et puis, en même temps, le respect des consignes du Parti. Ça paralyse un peu et, en même temps, ça donne un horizon d'espérance, c'est-à-dire qu'un jour les structures du Parti se modifieront à partir de ces aspirations, ensevelies pour l'instant ».

« Au niveau du Parti, il y a des évolutions positives, des modifications possibles ».

« Personnellement, je me suis mouillé. lors d'une rencontre de section, où l'on faisait l'analyse des événements — c'était le lendemain de la lettre du Charles Fiterman où il parlait de possible perestroïka au sein du Parti —, j'ai osé poser la question : peut-on parler de perestroïka au sein du Parti ? Ce qui se passe dans les pays de l'Est peut-il nous remettre en cause dans notre Parti ? Alors, il y a eu un silence très gêné dans l'assistance. Celui qui menait la réunion m'a répondu que ce que je disais était très dangereux car j'introduisais le doute. Le doute est très mauvais car il peut entraîner la déstabilisation des camarades. J'ai essayé de justifier le doute en montrant qu'il était source de progrès. Je croyais savoir que le PC fonctionnait sur les bases de la dialectique marxiste, que, dans les contradictions, nous avançons. Alors là, il y a eu un déblocage dans l'assistance. Les copains ont affirmé que j'exprimais là l'attitude de beaucoup d'entre eux — qui n'osaient pas le dire publiquement — et qu'il fallait savoir accueillir ce que je disais ».

Les autres :

UNE CRITIQUE DE TAILLE. « Pour moi, le fonctionnement du PC se présente comme un accaparement par une classe dirigeante, qui décide ce qui est bien ou mal au nom de l'ensemble des prolétaires. Dans l'Huma, il n'y a toujours qu'un seul parti représentant l'intérêt de travailleurs, c'est le PC... Il n'y a toujours qu'une seule organisation syndicale qui représente l'intérêt des travailleurs, c'est la CGT. Il y a de quoi tomber le cul par terre. Je ne comprends pas. Comment se fait-il qu'un syndicat, un parti politique, qui milite depuis des années et des années pour le plus grand intérêt des travailleurs, ne fasse plus, au niveau du Parti, que 5 % des voix. Quand même, on est plus de 5 % dans la classe ouvrière ! »

UNE QUESTION EN SUSPENS : LA PLACE DES JEUNES. « Il a été dit : les jeunes ne connaissent pas le stalinisme. Ils sont mobilisés contre les situations dégradantes dans lesquelles ils se trouvent : niveau scolaire, niveau de vie. Il faut se battre. Voilà une chose permanente, ce n'est pas d'aujourd'hui. Ma question est : Est-ce que ce type de comportement sera à même de modifier les relations existantes entre les jeunes au PC et les responsables adultes ? ».

Après ces échanges sur le mouvement ouvrier dans son ensemble et sur l'un de ses acteurs privilégiés, le parti communiste, le débat devait évidemment s'orienter sur les appartenances syndicales. Les divergences en ce domaine sont le fruit de l'originalité du syndicalisme ou-

vrier français, qui est essentiellement idéologique et non pas construit comme une assurance tous risques, comme dans d'autres pays ou comme le rêvent les experts de la société de consommation. Parler de syndicalisme idéologique, c'est reconnaître des courants de pensée, des analyses et des pratiques différentes. Ces divergences, riches d'une histoire, n'empêchent pas le combat unitaire, quand les situations l'exigent. La confrontation entre militants d'organisations syndicales différentes a toujours été difficile car, par derrière, bien des sujets brûlants sont en question. Aujourd'hui, alors que tombent certains « tabous », le désir de s'en dire plus surgit, le souhait de s'expliquer sur ce qui jusqu'ici, était admis comme évidence.

Aux feux croisés des questions-réponses, les uns et les autres n'étaient pas qualifiés pour répondre au nom de leur organisation. Chacun, en toute honnêteté, a répondu à titre personnel, rendant compte de sa propre analyse, des nouvelles pratiques syndicales qui se mettaient en place et des enjeux concernant l'avancée du syndicalisme.

Ces interventions laissent percevoir combien il est difficile, pour les militants d'organisations différentes, de porter un regard lucide, le moins passionné possible, sur l'activité des autres partenaires syndicaux. Le prisme est fonction, bien évidemment, des stratégies de chaque organisation. La ligne de partage reste : syndicats révolutionnaires, syndicats réformistes. Les conséquences des événements de l'Est autoriseront-elles encore longtemps une telle distinction ? Pour l'heure, ces événements appellent à de nouveaux comportements inter-syndicats :

« Plus concrètement, au jour le jour, j'espère que, dans le combat syndical, il y aura un peu plus de démocratie, un peu plus d'écoute, un peu moins d'autolégitimation, un peu moins d'exclusivité. J'espère qu'on sera peut-être un peu plus dans la même galère, même si on n'est pas dans le même syndicat, même si on n'est pas dans le même parti ».

Peut-être est-il bon de se rappeler, comme l'affirme l'une d'entre nous,

« que les syndicats sont faits pour des gens écrasés et par eux. Les colloques à haut niveau, de coordination au niveau de l'Europe sont, certes, importants à condition qu'on n'oublie pas que le combat se mène avec des hommes concrets, des travailleurs concrets, sur des terrains concrets... même s'il faut aller contre des décisions prises par des pouvoirs politiques, au niveau européen ou autre ».

Au-delà de l'interrogation sur la stratégie des organisations syndicales, sur la sincérité de leur combat pour la défense des travailleurs, une interrogation plus profonde se fait jour. Le courant ouvrier qui se réfère au marxisme, dans lequel on s'est inscrit, qui a été le support du mouvement ouvrier comme mouvement porteur de l'espérance pour la classe ouvrière et pour l'Humanité, dans les années 45-50 et suivantes, ce courant là existe-t-il encore ?

« Ce courant, on le sait très combattu, il est en question et certains seraient heureux, en dehors des capitalistes ou avec eux, si on pouvait en précipiter l'enterrement. Ma conviction gardée, c'est que ce courant, qui se fabrique et qui fabrique un type d'hommes (à mon niveau, beaucoup de mes camarades de travail), est encore un courant porteur de l'histoire pour une société meilleure. C'est dans ce courant-là que j'essaie de voir comment la découverte de Dieu est possible ».

Ces interrogations traduisent bien le questionnement profond et la perplexité auxquels nous sommes confrontés. Outre le débat moral, elles sont révélatrices de la difficulté d'appréhender le réel, de l'analyser. Elles posent la question de notre rapport à la réalité. Quels paramètres faisons-nous fonctionner permettant de voir ou non des réalités économiques, politiques, sociales et d'y faire face ?

Se poser les questions, ce n'est pas forcément les résoudre. C'est cependant entrer dans un mouvement de lucidité, qui permet d'appréhender le chemin parcouru afin de mettre en œuvre de nouvelles pratiques. Il s'agit alors d'avoir le courage de la vérité.

« Ça m'incite à être beaucoup plus courageux, à plus m'exprimer en tant qu'individu, y compris quand ce que je dis ne correspond pas à la pensée dominante du collectif dans lequel je suis. C'est quelque chose de difficile à manier car il ne faut pas non plus parler à tort et à travers. Il ne faut pas croire que, parce que je ne pense pas comme les autres, j'ai forcément la vérité, forcément raison et forcément raison de le dire. Ça m'incite à exprimer plus clairement mes désaccords parce que c'est important pour le jeu de la démocratie et ça peut permettre à d'autres, qui sont aussi en désaccord sans le dire, de pouvoir se libérer ».

Affrontés à ce questionnement, qui touche au plus profond de l'être, nous sommes renvoyés à discerner des horizons nouveaux de notre fidélité.

« De voir un certain nombre de copains qui perdent leur sécurité, de voir leur désillusion, leurs espérances... " On n'aurait jamais cru que le socialisme et le communisme puissent aboutir à de telles aberrations ", disent-ils.

Alors, cela provoque des interrogations chez eux et, par contre-coup, pour moi aussi. Dans l'Eglise aussi, il y a eu de sacrées aberrations (croisades, chrétienté... enfin tous ces totalitarismes de l'Eglise). Il y a une conviction profonde et une fidélité à nos engagements, qui va au-delà de tous les coups qu'on reçoit et de toutes les déceptions. Nous sommes renvoyés finalement au même type de fidélité non explicitée. Je crois qu'il y a là une attitude profonde, qui a autorisé,

avec des amis communistes, un certain nombre d'échanges. Ils ont mieux compris ce qu'était ma foi et moi j'ai mieux compris leur fidélité au parti. Nous sommes renvoyés à une attitude de conversion pour découvrir une dimension nouvelle de notre conviction profonde ».

Analyse marxiste et pouvoir

Les répercussions ne sont pas simplement d'ordre affectif ou de remise en cause des comportements. Elles touchent également les bases sur lesquelles reposaient les représentations sociales : l'analyse marxiste. Elles invitent à une réflexion sur le pouvoir.

L'analyse marxiste

Nous nous sommes interrogés, au cours de nos échanges, sur cette remise en question du communisme et de la philosophie qui le sous-tend : le marxisme. Celui-ci est-il devenu obsolète ? Est-il complètement dépassé ? Les événements des pays de l'Est viennent-ils invalider absolument l'analyse marxiste ? Autrement dit : faut-il jeter le bébé avec l'eau de bain ?

Permanence d'une analyse Un consensus semble se dégager pour affirmer que le marxisme, comme moyen d'analyse économique, garde toujours une certaine actualité et qu'il reste un des moyens qui rend compte d'un certain nombre de réalités économiques, de rapports sociaux. Des notions comme la valeur, la plus-value, la lutte des classes, l'accumulation du capital, les concentrations restent vraies, de nature à expliquer le réel. De même, l'exploitation de l'homme est une réalité toujours vivante.. Tout n'est donc pas à rejeter en bloc.

Cependant, il y aurait à entreprendre un travail théorique pour discerner *« comment, dans le courant marxiste, toute les révolutions, toutes les occasions, toutes les circonstances qui nous ont fait partir de la déclaration du manifeste du PC de 1848, — Marx, Engels qui dit : « Les communistes n'ont pas de parti, il sont les partis socio-démocrates... et ils font valoir partout le point de vue communiste à savoir l'intérêt général » — pour arriver à la doctrine de la 3^e Internationale ; comment est-on passé d'une notion de classe à une notion de pouvoir de classe, de pouvoir d'Etat aussi totalisant que celui qu'on prétendait abattre ? Voir toute cette évolution — et aussi Lénine, qui en a rajouté après —, qui était moins un effort d'analyse qu'une tentative d'autojustification de ce qui s'était passé ».*

De même, n'y aurait-il pas à respecter une certaine rigueur intellectuelle ? *« On a souvent tendance à confondre le marxisme et le léninisme, c'est-à-dire les règles établies par Marx et l'application pratique qui en a été faite dans un parti par Lénine, Staline. Quand on parle du marxisme, parle-t-on de choses qui sont directement issues de la pensée de Marx ou de la manière dont Lénine a pensé que ce marxisme pouvait s'appliquer concrètement à travers le parti communiste ? ».*

Des outils d'analyse à remanier

Depuis le XIX^e siècle, la réalité a bien changé. La classe ouvrière a diminué. Les conditions de travail ne sont plus les mêmes, en particulier le rapport à la production, à l'outil de travail. Le capitalisme s'est internationalisé... On ne connaît plus les lieux où se trouvent les cerveaux de ceux qui dirigent, tellement il y a une complexité de « la toile d'araignée » capitaliste.

En fonction de cette évolution, il y a lieu de repenser et d'adapter les outils d'analyse marxiste. La pensée de Marx ne consiste pas uniquement en une analyse économique des rapports de production, des rapports sociaux. S'y référer uniquement à travers cette lecture est réducteur de la philosophie marxiste. Elle est aussi une conception de l'homme, de l'homme social... C'est aussi cela qui est en cause dans les bouleversements que nous connaissons.

Démocratie et pouvoir

Les événements montrent à l'évidence qu'il y a eu dérapage dans l'exercice du pouvoir. Toujours est-il que les interrogations pointent :

- **Un échec ?** *« Ce qui m'a interrogé profondément tout de même, c'est de me dire : l'analyse marxiste, que je pense être la seule à pouvoir faire face pour comprendre le monde actuellement, en dehors du capitalisme libéral, comment se fait-il, que le pouvoir est pris avec un projet de société, un projet politique, comment se fait-il que cela capote ? »*
- **Une négation des droits de l'opposition** *« Structurellement, le marxisme, comme doctrine de prise de pouvoir, de mise en place et insertion d'une société socialiste nie fondamentalement les droits d'une opposition... Le pouvoir est accaparé par une minorité de gens qui savent ce qui est bon, qui décident ce qu'il faut faire et qui décrètent ce que les autres doivent faire... Comme ça ne marche pas bien, après, on instaure une police politique, etc., etc. ».*

- **Un pouvoir absolu** « Quand les discours viennent après pour justifier une révolution qui s'est opérée en Russie, les pleins pouvoirs qu'a pris Lénine avec les Bolchévicks, la lutte qu'ils ont menée et puis l'alignement de la Troisième Internationale en 1919, pour que tous les pays communistes se conforment au modèle soviétique et la défense du socialisme dans ces pays... je dis non ! ».

« Je ne trouve pas normal qu'on n'ait pas eu cette liberté de dire des choses, non par " le communisme est intrinsèquement pervers ", mais cet accaparement du pouvoir, ce détournement du pouvoir et cette systématisation d'une légitimation d'un pouvoir absolu, une dictature au nom du prolétariat ».

Questions et regards critiques ne sont que le reflet d'une aspiration plus profonde : une exigence de liberté et de démocratie à vivre à tous les niveaux.

- **Au plan mondial** « Il y a une explosion de démocratie qui s'est manifestée. C'est aussi vrai dans ce qu'on voit en Afrique du Sud, en Allemagne, en Amérique Latine, dans les pays socialistes. Il y a là quelque chose qui a un dénominateur commun, qui interpelle ».
- **Au niveau des organisations** « Le problème n'est pas sur le marxisme proprement dit mais plutôt sur l'exercice du pouvoir, sur cette démocratie où la base doit pouvoir s'exprimer, de savoir faire l'analyse qui se fait dans toute organisation. Quoi qu'on fasse, la tendance de l'homme est d'accaparer le pouvoir et, s'il n'y a pas de contrepartie, on arrive à la dictature. Cela touche toutes les organisations syndicales, politiques... ».
- **Au plan personnel** « Personnellement, ça me renvoie, dans mon quotidien, à cette question-là : Comment vivre la démocratie, tous les jours ? Je suis, au niveau des relations interpersonnelles, à égalité de situation avec mes camarades. Il y a également là des rapports de pouvoirs qui peuvent se jouer. Comment permettre partout de vivre, y compris dans les délégations, le jeu démocratique ? ».

L'histoire à faire

Un système s'effondre, sur lequel beaucoup avaient misé leur espoir, face au capitalisme et à ses méfaits. L'économie de marché de type libéral a apparemment gagné. Le système capitaliste basé sur l'appropriation privée des moyens de production semble l'avoir emporté sur celui basé sur une appropriation collective de ces moyens... L'histoire est-elle close pour autant ?

Ne nous faisons pas d'illusion sur les capacités de notre système économique libéral. Les inégalités qu'il engendre, tant dans la paupérisation de couches défavorisées dans les sociétés industrielles que dans le sous-développement des pays du Tiers Monde, entraîneront tôt ou tard des fractures qui seront, en elles-mêmes, une remise en cause aussi profonde que celle que nous connaissons aujourd'hui à l'Est...

Il ne s'agit donc pas de baisser les bras et chacun, en fonction des choix et des analyses qui lui sont propres, doit continuer la lutte commencée.

Il est vrai cependant que nous n'avons plus de référence alternative. Cela peut être une perte, cela peut être une chance, car le champ reste ouvert à l'élaboration et à la construction d'une société à visage humain... Avec l'internationalisation de la production et du marché mondial, se pose la question d'un projet humain de société, qui va bien au-delà des projets nationaux ou de l'euphorie productiviste du marché.

Un projet humain de société

Quelques traits peuvent servir de balise.

Une « économie mixte »

Face à la faillite de l'économie planifiée et aux carences d'une économie de marché libérale, peut-on risquer une troisième voie ? *« Aujourd'hui, plus personne ne nie que l'économie de marché est source de progrès. En même temps, nous disons que l'économie de marché, dans le cadre du système libéral, n'est pas de nature à assurer le développement des peuples. Ce qui veut dire que l'économie de marché contrôlée, avec un certain type de régulateurs, peut et doit assurer ce développement. Mais une économie de marché contrôlée peut exister dans le cadre d'un système socialiste compris comme système à économie mixte avec des zones de décision décentralisées ».*

Seulement, l'incertitude demeure sur la possibilité de déconnecter économie de marché et libéralisme. Ces deux notions ne sont-elles pas intrinsèquement liées ?

Le pluralisme. Pas de démocratie sans pluralisme :

« Tout pouvoir en place, tout gouvernement, doit en priorité donner les moyens et la possibilité à l'opposition d'exister, de s'organiser, de s'exprimer. Ce sont des droits inaliénables. Les premiers droits de l'individu sont dans la possibilité de penser, militer, s'exprimer comme bon lui semble, dans la direction qui lui semble la meilleure ».

L'épanouissement personnel

« Il faut qu'on puisse dire " je veux réussir ma vie " et pas seulement " réussir la société ". Quand il n'y a que ça, c'est rapé d'avance ».

Il ne s'agit pas de faire ici l'apologie de l'individualisme que nous déplorons par ailleurs et qui renferme les individus dans leur « quant-à-soi ». Parler d'épanouissement personnel, c'est permettre à chacun de développer ses potentialités, de se réaliser. Ce n'est pas faire fi de toutes les dimensions collectives, c'est autoriser le « je » dans le jeu complexe des collectifs où il est impliqué.

Un humanisme

Plus personne ne pense raisonnablement, aujourd'hui, qu'une libération économique, si nécessaire soit-elle, libérera automatiquement toutes les dimensions de l'homme.

« Je me demande si, dans le combat, il n'y a pas à prendre d'autres dimensions de l'homme, ses aspirations profondes, sa psychologie, son inspiration sacrée... qui souvent sont laissées dans l'ombre, dans ce combat syndical et politique ».

Alors, un humanisme ? Oui, mais lequel ?

Ces quelques traits apparaissent bien minces, eu égard à la complexité des enjeux. Sera-t-il possible d'aller vers une situation où les besoins économiques des hommes, ceux qui déterminent et autorisent tous les autres, seront satisfaits, où le « riche ne sera pas toujours plus riche et le pauvre toujours plus pauvre » ! Il sera bientôt temps que l'humanité fasse le compte de ses moyens, de ses fins, des périls qui la menacent et qu'elle tire un plan sur la comète. Ceci appelle, bien sûr, de nouvelles solidarités.

De nouvelles solidarités à l'échelon international

Les rapports Est-Ouest

Fin novembre de l'année dernière, dans un de ses discours, Michaël Gorbatchev déclarait en substance : « Pendant des années, les pays de l'Est se sont opposés aux pays de l'Ouest, au nom de doctrines, de la reconnaissance ou non de la lutte des classes. Ne pourrions-nous pas oublier un peu nos querelles doctrinales pour mettre en commun nos ressources afin de créer un monde qui soit habitable pour l'homme ? ».

Sur le plan syndical, les échanges se sont multipliés depuis ces récents événements entre les syndicats des pays de l'Est et ceux des pays occidentaux. Ceux-ci sont confrontés à une remise en cause formidable. Ils sont donc avides d'informations et de savoir-faire sur :

- la démocratie au sein du syndicat,
- les nouveaux rapports à entretenir entre syndicat et parti, pour une autonomie plus grande,
- les conventions collectives,
- le statut salarial,
- les protections sociales,
- le rôle des structures fédérales ou professionnelles, les structures interprofessionnelles.

Ils ont tout à apprendre et ils interpellent les syndicats de l'Europe de l'Ouest : « Nous, disent-ils, on veut savoir comment vous faites. Donnez-nous votre manière de faire. Nous, ensuite, on se débrouillera pour préserver ce qui nous semble la défense de nos intérêts ».

A travers ces nouvelles relations, il faut prendre conscience que c'est tout l'appareil européen syndical qui s'en trouve bouleversé. Ces syndicats ont le plus grand nombre d'adhérents. En ce qui concerne la Confédération Européenne Syndicale, ces syndicats y deviendront majoritaires. Ils en auront donc la présidence.

Dès à présent, il convient donc de développer des liens accrus avec eux, voir le type de solidarité qui peut être mis en œuvre. Si parfois nous avons quelques réticences, craignant de les voir tomber dans les excès du capitalisme, il nous faut entendre un de leurs responsables :

« Ces risques-là, on les connaît. Mais, sous prétexte que vous ne voulez pas qu'on les courre, vous restez dans votre prospérité et nous dans notre misère. Permettez-nous d'arriver à une certaine prospérité tout en nous laissant libres de garder nos idées ».

Les rapports Nord-Sud

Ce qui se passe actuellement avec les pays de l'Est ne doit pas nous faire oublier les peuples du Tiers-Monde et les pays pauvres. Nous ne pouvons pas continuer à faire notre bonheur à leur détriment. Mais les paroles ne suffisent plus, seuls les actes comptent :

- quels investissements des pays industrialisés favorisent un développement autonome ?
- quand et comment la dette de ces pays sera-t-elle supprimée ?

Prêtres, une responsabilité particulière

Ces événements, nous les avons vécus comme travailleurs et militants, mais aussi comme prêtres ayant une responsabilité vis-à-vis du message de l'Évangile.

Devant des situations d'ordre économique, politique, devant des situations d'injustice, nous nous interrogeons :

« Comment se fait-il que notre Église, dont nous sommes, soit incapable, au travers des analyses économiques, politiques, de la vie de tous les jours, de rendre compte du message de l'Évangile ? ».

Les nouvelles solidarités qui se créent au plan syndical sont aussi à rechercher d'Église à Église mais, à ce niveau aussi, rien n'est limpide.

« Je ne sais pas dans quelle mesure les Églises arriveront à dialoguer, à se rencontrer. Je m'interroge. Je ne suis pas sûr que nous signerions les déclarations d'un certain nombre d'Églises ou des chrétiens de ces pays-là ».

Notre responsabilité ministérielle s'est donc trouvée engagée par ces événements. De quelle manière ?

Une attitude d'humilité

« Cela me renvoie, en tant que membre de l'Église, et ayant des responsabilités, à essayer d'être dans l'attitude d'une très grande humilité historique, de modestie, dans une attitude de recherche encore plus qu'avant, plutôt que de possession de la vérité envers et contre tout ».

Une attitude d'écoute

« Ça me donne à penser, dans mon agir, sur l'importance que l'individu prenne toute sa place. Ça m'incite à être beaucoup plus attentif aux personnes, non seulement au militant syndical que je côtoie, mais aussi au brave homme qui vient me voir pour les prud'hommes, au gars qui a envie de bavarder un moment. En ce sens, cela m'invite à une conversion, à beaucoup plus d'attention à cette dimension d'accueil ».

Le choix des petits

« Le choix des pauvres, c'est être du peuple qui part en exil, c'est accepter de se priver des oignons d'Égypte. Accepter d'être de ce peuple mais, en même temps, ce n'est pas accepter le sort du peuple en esclavage. C'est vouloir accepter qu'il reprenne conscience de sa dignité, que tous les hommes ont droit à se partager les biens qu'ils ont produits. Cette répartition doit se faire pour tous, les pays du Nord, mais aussi les pays du Tiers-Monde ».

Maintenir l'espérance

« Devant le désarroi d'un certain nombre de copains, là où je me situe, il me semble que je dois garder l'espérance et, en même temps, être celui qui maintient aux yeux des copains la possibilité de l'espérance et de l'utopie, y compris d'une conception d'une société autre que celle de la société capitaliste. Laquelle ? Je n'en sais rien mais je pense qu'ils attendent de moi, à la fois que je défende l'idée qu'on ne peut pas se contenter d'une société injuste, et que les plus pauvres peuvent trouver leur place, à condition de se réunir pour tenter de bâtir une société plus juste ».

En guise de conclusion

« Ma foi, dans tout cela, est-elle percutée ? A priori non... sauf si le sacré que je porte à la dignité de l'homme, à sa liberté, à sa capacité d'utopie est quelque chose qui dit quelque chose de l'homme et aussi de Dieu.

Alors, si c'est ça, oui, ma foi est impliquée. Autant je revendique fort que cette dignité, cette liberté, cette possibilité constante de dépassement, d'utopie, d'espérance ne puisse être confisquée, monopolisée, réduite à un projet syndical ou politique, autant je crois que, là où les pratiques pluralistes se développent, cette liberté, cette dignité, cette capacité d'utopie et d'espérance des gens avec lesquels on vit dans la classe ouvrière, en sortent grandies ».

Tout le corps pour louer Dieu

(anthropologie biblique)

Hervé BIENFAIT

Ce texte est celui d'une intervention faite à la rencontre annuelle de « chrétiens en médecine », à Senlis, en novembre 90. Y participaient des étudiants en médecine et des jeunes professionnels paramédicaux de différentes régions.

Après son passage et son inculturation dans d'autres univers (grec en particulier), la foi chrétienne nous semble parfois véhiculer une sorte de séparation entre le corps et l'âme — ou le corps et l'esprit — avec laquelle aujourd'hui nous ne sommes plus toujours à l'aise. Nous aurons alors la chance de redécouvrir que, dans sa majeure partie, la Bible ne nous sépare pas ainsi : notre corps y est un tout, il a une histoire, et Il exprime qui nous sommes. Cette vision peut être d'une profonde spiritualité !

Homme et femme, créés à l'image de Dieu (Gn 2, 4 à 25)

Repartons d'abord du Livre de la « Genèse », qui paradoxalement ne nous raconte pas le commencement de l'humanité, mais plutôt quelque chose de primordial dans la constitution de notre humanité : de quoi l'homme est-il donc fait ? Comment, dans notre corps, est profondément inscrite notre vocation humaine ?

On nous y raconte que nous sommes d'abord mis au monde dans une sorte de passivité où, avant tout, c'est d'un Autre que nous nous recevons : c'est Dieu, avec les gestes précis d'un potier amoureux de son métier, qui nous façonne dans la matière inerte — argile ou poussière ; c'est Lui encore, et aussitôt, dans un baiser... sur les narines (!), qui nous insuffle le souffle de la vie, Son propre souffle, pour nous créer à Son image. Ainsi animé, l'homme va vivre, et qui peut désormais distinguer en lui le souffle de la matière inerte ?

L'homme ainsi fait est mis au monde comme dans un jardin. Ce n'est pas sur le jardin qu'il est établi, mais très explicitement dans le jardin (2,15), avec, dans cet environnement, une responsabilité et une liberté : il sera responsable de cultiver, c'est-à-dire d'entretenir et de transformer ce qui l'entoure, dans le sens d'une plus grande croissance et maturité, mais aussi de nommer ce qui l'entoure. Nommer, c'est distinguer dans l'informe, comme Dieu fait dans le tohu-bohu initial ; c'est recréer l'être comme le fait Jésus en appelant Simon « Pierre » ; ainsi l'homme est-il créateur avec Dieu, co-créateur. C'est dans ce travail de nomination, par sa parole d'homme, que nous est signalée avec humour la liberté qui est la sienne : Dieu lui-même est curieux d'entendre comment l'homme appellera les différentes choses de la Création.

Mais, au milieu des autres êtres vivants, animaux ou végétaux, l'homme malgré tout se met à ressentir en lui une profonde solitude. Cette solitude irréductible, inscrite au plus intime de nous-mêmes, est constitutive de chacun de nous. Elle est décrite ici au passage pour appuyer ce qui suit sur l'importance vitale de la différenciation dans notre humanité : ce manque constitutif en l'homme va être la possibilité même de son ouverture à l'autre, une ouverture opérée, au sens le plus physique, dans la chair même, selon le récit de la Genèse (2,21).

La première différenciation, celle à partir de laquelle toutes les autres s'instaureront, est sexuelle : homme et femme Il créa l'humanité. Dans la même chair, de la même côte, est créée une différence irréductible, une complémentarité d'un nouveau type ; Eve n'étant plus réductible à la côte d'Adam, il n'est plus possible de remettre les deux ensemble en rêvant de revenir au « tout » du début ; le rêve fusionnel est barré, pour ouvrir un autre chemin de rencontre des corps.

L'ouverture est double, à la fois dans le temps et dans l'espace. La différenciation sexuelle ouvre le chemin d'une procréation, d'une Création à continuer, et par là-même, d'une histoire possible pour les hommes, faite par les hommes, dans le mouvement de se recevoir d'autres avant soi, pour tracer un avenir. De cette différenciation naît aussi, pour la première fois, une parole d'Adam, cette fois véritable jubilation devant Eve et preuve d'un souffle qui est bien le sien (2,23). La différence va donc ouvrir le chemin de la parole, dans le désir de l'autre, pour pouvoir marcher côte à côte, en se parlant, en s'aimant, en travaillant ensemble au jardin pour transformer un monde où faire croître la justice et la bonté.

« On t'a fait savoir, homme, ce qui est bien, ce que Yahvé attend de toi : rien d'autre que d'accomplir la justice, d'aimer avec bonté, et de marcher humblement avec ton Dieu ». (Michée 6,8).

Comment Dieu façonne-t-il l'homme ?

Cette marche avec Dieu, cette histoire sainte ne vont-elles pas continuer à façonner, à créer l'homme ? C'est aussi la route qui nous change et, sur ce chemin, il est possible que Dieu aussi, à nos côtés, ait envie de nous parler ! Cette Parole de Dieu ne sera-t-elle pas désormais, à travers toute la Bible, le nouveau nom du souffle de vie primordial qu'en potier génial Il avait poussé dans l'homme comme un cri de promesse ?

Effectivement, toute la conception biblique d'une vie réussie va reposer sur cette conviction que la Parole de Dieu est à la source, et que c'est d'Elle que, dans son corps, l'homme se reçoit : « L'homme ne se nourrit pas seulement de pain, mais aussi de toute parole sortie de la bouche de Dieu ». (Dt 8,3). Aussi pouvons-nous maintenant, à partir de cette Parole venant nourrir l'homme, voyager avec Elle à l'intérieur du corps humain, tel que le conçoivent les auteurs bibliques.

L'oreille

La Parole nous arrive d'abord aux oreilles... et, si celles-ci doivent se faire « attentives », au point que Dieu Lui-même parfois les « creuse » (Ps 39,7), c'est pour augmenter leur écoute, leur capacité à comprendre et à discerner. Il y a tout un éveil

nécessaire, une initiation progressive, par la médiation le plus souvent d'autres hommes plus expérimentés, comme en témoigne le récit de la vocation du jeune Samuel, en 1 Sm 3,1 à 10.

Plus finement encore, l'oreille est ce qui permet de mener sa vie **sous** la Parole de Dieu, au plus près, dans la promptitude et l'humilité pour l'accueillir dans la joie, largement, et lui permettre de venir faire tout son travail en nous. Cette écoute « sous » la Parole (ob-audire) est l'**obéissance**. Il se pourrait alors que l'« obéissance au réel » soit la capacité à écouter les appels du monde, au quotidien, sous la Parole de Dieu !

En tous cas, Jésus ouvrait les oreilles des sourds pour signifier l'accueil de la Bonne Nouvelle en eux. A tous ceux qui décident de vivre ainsi leur vie, est faite cette promesse, et c'est une béatitude : « Heureuses vos oreilles, parce qu'elles entendent... En vérité, je vous le déclare, beaucoup de prophètes ont désiré entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu ! » (Mt 13,16-17).

Le cœur

Alors, la Parole atteint jusqu'au cœur qui, dans la Bible, n'a pas la même signification que pour nous. Il est d'abord le lieu de l'**intelligence** : « Dieu leur forma une langue, des yeux, des oreilles ; Il leur donna un cœur pour **penser** ». (Si 17,6). Jésus sera tout à fait sur ce registre, quand il lancera aux pharisiens : « Pourquoi de telles pensées dans vos cœurs » (Mc 2,6-8), ou : « O cœurs sans intelligence ! » (Lc 24,21). En ce sens, il est aussi la source des souvenirs, de la mémoire, et nous savons combien de choses Marie gardait en son cœur (Lc 2,51...), à l'écoute des événements concernant Jésus.

Mais le cœur est aussi le lieu de la **volonté** et de la **décision**, ce qu'évoque bien une expression de la langue française utilisée pour traduire 1 R 8,17 : « David avait eu à cœur de bâtir un Temple ». Pour édifier l'Eglise de Corinthe dans le partage avec les autres Eglises, preuve de l'obéissance à l'Évangile du Christ, l'apôtre Paul dira : « Que chacun donne selon la décision de son cœur » (2 Co 9,7). C'est donc le siège de la **vie morale** et religieuse, au point que Josué utilisait pour le cœur une image presque mieux adaptée à l'oreille : « Inclinez votre cœur vers le Seigneur, le

Dieu d'Israël ! » (Jos 24,23). Alors le cœur, ayant accueilli la Parole de Dieu, peut la faire circuler par le sang dans l'ensemble du corps. Poursuivons avec elle le voyage en notre corps...

Les reins

Du cœur, elle est véhiculée jusqu'aux reins, où sommeillent les ressources et les forces plus profondes de nos décisions : c'est le siège des pulsions et de l'inconscient, jusqu'où la Parole vient « sonder » : « Moi Yahvé, je scrute le cœur et je sonde les reins, pour rendre à chacun selon sa conduite, selon le fruit de ses actes » (Jr 16,10). Et ces forces plus obscures peuvent tout à fait être assumées et libérées dans l'obéissance et la reconnaissance de l'œuvre de Dieu, comme en témoigne le psaume 138 : « C'est Toi qui m'as formé les reins, qui m'as tissé au ventre de ma mère. Je Te rends grâce pour tant de prodiges : merveille que je suis, merveille que Tes œuvres ! ».

Les entrailles

Rien n'interdit donc, au contraire, que la Parole de Dieu poursuive encore son chemin, et maintenant jusqu'aux entrailles et au bas-ventre ; les organes génitaux et l'utérus en particulier ne sont pas absents de la Bible, où bien souvent apparaît une image maternelle de Dieu. Mais, plus largement, les entrailles sont le siège des émotions, comme pourrait le traduire l'expression française : « ce qui prend aux tripes ». Il est dommage que les traducteurs de la Bible affadissent souvent par un pauvre « il eut pitié » la force des émotions de Jésus, soit devant la souffrance de la veuve de Naïm (« le Seigneur en la voyant fut ému jusqu'aux entrailles et il lui dit : ne pleure pas ! » (Lc 7,13), soit dans son souci pastoral (« En voyant les foules, Jésus fut ému jusqu'aux entrailles car ces gens étaient fatigués et éperdus, comme des brebis qui n'ont pas de berger » (Mt 9,36).

Le texte qui illustre le mieux le circuit de la Parole jusqu'aux entrailles, et ses répercussions, comme un véritable écho ici entre deux personnes, est celui de la Visitation entre Elisabeth et Marie, toutes deux enceintes : « Vois-tu, commence Elisabeth, dès l'instant où ta salutation a frappé mes oreilles, l'enfant a tressailli d'al-

légresse dans mon ventre. Oui, bien heureuse celle qui a cru en l'accomplissement de ce qui lui a été dit de la part du Seigneur ! » (Lc 1,44). Or, il se fait que nous sommes là au cœur du mystère de l'Incarnation, quand le Verbe se fait chair, Parole de Dieu totalement insufflée, intériorisée dans le corps d'un Fils d'Homme en train d'être tissé au ventre de sa mère, et qui sera parfaite image de Dieu. Il accomplira parfaitement la vocation humaine, dans l'obéissance parfaite à l'Amour de Dieu (Eph. 2,8).

Les os et la peau

A la fin de sa vie, parce qu'il était déjà mort sur la Croix, juste avant le Sabbat, Saint Jean note qu'« on ne lui brisa pas les os » ; c'est une manière de rappeler le rite concernant l'agneau pascal la nuit de la sortie d'Egypte (Ex 12,46 ; Jn 19, 33) ; mais cela fait appel aussi pour Celui qui va, le premier, ressusciter d'entre les morts, à la croyance selon laquelle les os sont la consistance la plus profonde et irréductible de quelqu'un, à partir de laquelle on peut reconstituer tout le corps vivant. Qu'on se souvienne de la côte à partir de laquelle Dieu créa la femme, et aussi de la parabole des « ossements desséchés » en Ezéchiel 37, 4 à 10.

Cette parabole raconte le renouveau, le retour à la vie d'un peuple jusque là desséché dans son mortel exil ; sous l'effet de la Parole du prophète, peu à peu sur les os se reconstitue tout le tissu vivant, jusqu'à la « finition », où l'on voit se tendre la peau, comme une toile de tente abritant l'ensemble. La peau, dans la Bible, est ce qui protège, mais aussi ce qui est le plus exposé, donc le plus vulnérable. « La peau sur moi s'est noircie », dit Job (30,30), et « Il ouvre en moi brèche sur brèche, fonce sur moi tel un guerrier. J'ai cousu un sac sur ma peau, jeté mon front dans la poussière... » (Job 16,14-15).

Les pieds et les mains

Avant d'en venir au front et au visage, il nous faut encore aller avec la Parole jusqu'aux extrémités du corps, qui seront l'instrument de l'action dans le jardin du monde... Pour le cultiver, l'homme fera des pieds et des mains... Les pieds tracent, dans la Bible, la manière dont l'homme se conduit dans la vie, le chemin qu'il pour-

suit, ses projets ; à l'étape, pour déchausser ses sandales, il fera appel à un esclave, car aucun juif ne peut contraindre un autre juif à en délier les courroies. Jean-Baptiste s'avouera, lui, indigne de délier les sandales de Celui qui, au dernier repas avec ses disciples, s'agenouillera devant eux pour leur laver les pieds, purifier et sauver le chemin qu'ils auront à faire.

Le pied est aussi symbole de **puissance**, quand il se pose sur la nuque de l'adversaire (et seul Dieu peut marcher sur la mer, cf Mt 36,33). De même, la main quand elle s'appesantit sur quelqu'un ou sur un peuple ; le Salut, c'est que « ce jour-là, le Seigneur délivra Israël de la main des Egyptiens » (Ex 14,16-21). Parfois toute une série de verbes d'action met les mains à l'œuvre : « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, dit Jésus à Pilate, s'il ne t'était donné d'en haut ». Et Pilate cherchait à « relâcher » Jésus. Il le leur « livra ». Eux se « saisirent » de Lui (Jean 19,11 à 16).

La main est aussi le lieu de la **rencontre** de l'autre, quand on se la donne, et le lieu du don, quand on vient en aide : « Quand donc tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite » (Mt 6,3). Dans ce même mouvement de **don**, ou d'**abandon**, elle est ouverture à Dieu : « Que ma prière s'élève devant Toi comme un encens, et mes mains comme l'offrande du soir » (Psaume 141,2), manière de Lui offrir l'action de toute une journée. Les mains sont la possibilité d'agir dans le monde, de coopérer à la Création de Dieu.

La face

Pourquoi ce retour à Dieu dans l'offrande est-il possible finalement ? C'est parce que la Parole de Dieu a pu effectuer tout le circuit précédent dans le corps de quelqu'un que celui-ci peut devenir corps de **louange** (Ps 50,17), capable de se présenter de front devant Dieu et ses frères : « J'ai affronté ta présence comme on affronte celle de Dieu », dit Jacob à son frère Esaü, en Genèse 33,10. Alors, c'est dans le face à face que les yeux et la bouche, le rayonnement du visage, peuvent exprimer la qualité de tout le circuit de la Parole de Dieu en quelqu'un. Au moment où il trône déjà sur la montagne, Jésus, « ouvrant sa bouche » (Mt 5,2) se mit à louer Dieu en enseignant les béatitudes : Heureux les pauvres de cœur... Heureux les cœurs purs :

ils verront Dieu ! Plus tard, les disciples d'Emmaüs verront leurs yeux s'ouvrir sur la reconnaissance du Christ, dans le souvenir brûlant de leur cœur (Luc 24, 30 à 32), tandis qu'il leur parlait en chemin...

La corrélation du cœur et des yeux est telle (Eph 1,18 : « Que le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ illumine les yeux de votre cœur ») que les yeux, tout aussi bien que les oreilles, auraient pu être la porte d'entrée de notre voyage. Nous pourrions repartir dans la connaissance intérieure de notre corps à partir des yeux. Des yeux au cœur ou des oreilles au cœur, le chemin est aussi court, et « la lampe du corps, c'est l'œil ». (Mt 6,22). La béatitude citée au début à propos des oreilles était d'ailleurs double : « Vous, heureux vos yeux parce qu'ils voient, et vos oreilles parce qu'elles entendent ! » (Mt 13,16) Et c'est « vous » entièrement !

Des boucles d'oreille au veau d'or

Toutefois, c'est rarement « en direct » que les oreilles entendent la Parole de Dieu, mais plutôt — nous l'avons vu au début — grâce à un travail de compréhension et de discernement exercé sur tout ce dans quoi cette Parole nous est transmise, par la médiation des autres, ... de bouche à oreille ! Cette tradition vivante, cette richesse reçue aux oreilles, est un patrimoine religieux ou culturel dont nous pouvons faire différents usages, et non sans risque : on peut même l'utiliser totalement à contre-souffle du désir de Dieu de nous pétrir dans la liberté. Ce risque est fort bien illustré par un texte de l'Ancien Testament sur lequel nous pouvons, dans cette troisième partie, appliquer notre « schéma corporel ».

Au chapitre 32 du livre de l'Exode, nous trouvons le peuple hébreux dans une situation curieuse, à savoir qu'il est en panne au milieu du désert : Moïse, celui qui avait parlé pour indiquer la route, a disparu dans la montagne d'à côté depuis un long moment — depuis le chapitre 19 exactement, soit 11 chapitres dans le livre ! Alors que c'est précisément le temps que prend là-haut la Parole de Dieu adressée à Moïse, sur les tables de la Loi, pour le peuple en bas l'attente est trop longue et le « manque » d'une parole qui oriente devient à ce point insupportable que le peuple réclame, pour le combler, quelque chose « qui aille devant » (v 2). Aaron, en parlant exécutant de l'opinion publique, a alors cette idée somptueuse : « Otez les bou-

cles d'or qui sont aux oreilles de vos femmes, de vos fils et de vos filles, et apportez-les moi ».

Cette richesse qui était aux oreilles du peuple, sur plusieurs générations, ne représentait-elle pas tout l'héritage d'une tradition reçue, le patrimoine culturel et religieux qu'Israël emportait avec lui à travers le désert, avec l'ordre sacré de continuer à le transmettre de père en fils (Exode 12, 26-27) ? Or, cette richesse reçue aux oreilles va être rassemblée et mise en fusion, coulée dans un moule, dont il sortira la statue d'un corps... de bête. Sans entrer dans l'histoire de ces statues de taureau, on peut simplement remarquer que celui-ci donne lieu immédiatement à un culte idolâtrique : on bâtit devant lui un autel, et il prend la place de Yahvé dans une célébration (v 5). Ce que le peuple adore ici, de façon explicitement idolâtre, n'est-ce pas la richesse de sa propre tradition vivante, de son propre corps social ? Il y a boucle sur nous-mêmes, rêve de fusion et idolâtrie quand nous perdons la confiance et le sens d'une Parole reçue d'un Autre.

Au niveau des lèvres, qu'est-ce que produit tout ceci ? Le texte, à partir du verset 15, nous décrit de nouveau la célébration qui a cours en bas. Or, ce qu'on y entend, « ce n'est pas le bruit de chants de victoire (c'est-à-dire d'avancée), ni le bruit de chants de défaite (c'est-à-dire de recul), mais le bruit de chants alternés... ». Ce qu'expriment les lèvres et la face est donc quelque chose de tournant, roulant sur lui-même, résultat du passage à travers tout le corps d'un malentendu initial au niveau des oreilles... On assiste à une installation (une régression ?) du peuple dans le stade du miroir : le type de chants, le « Sur-place » au beau milieu du désert, le contenu même de ce qu'on vénère (quel corps... ?) est-il générateur de vie ?

Comment sortir de ce cercle infernal et mortel ? Il n'y aura pas d'autre « solution » que de briser le « veau-miroir », ce à quoi Moïse va s'employer dès qu'il aperçoit le spectacle. C'est aussi le moment où, en lui, le peuple retrouve son vis-à-vis et, par là, le sens, la brèche de la Parole de Dieu. Mais ce qui est d'une grande curiosité dans ce texte, c'est que cette Parole de Dieu, — sur les tables de la Loi — va être brisée elle aussi, en même temps que le veau-miroir. On est en droit de se demander pourquoi... Nous en avons peut-être l'explication dans notre texte lui-même, au verset 16 : ces tables étaient l'œuvre de Dieu, écrites par la main, les doigts de Dieu Lui-même (cf Ex 31,18). Or, nous est-il possible d'avoir accès à une Ecriture de

Dieu lui-même ? N'y a-t-il pas là aussi un rêve de fusion qui doit être brisé, pour ouvrir les chemins de la médiation, la lecture plurielle — par un peuple — d'Écritures écrites de mains d'hommes, inspirés, insufflés, et dans le **témoignage** desquels Dieu remet sa confiance ?

Il se fait qu'un peu plus loin, à la fin du chapitre 34, après nous avoir raconté le renouvellement de la Loi, le texte de l'Exode nous signale explicitement que les secondes Tables ont été écrites... par Moïse : « Moïse demeura là avec Yahvé, quarante jours et quarante nuits ; il ne mangea ni ne but, et il écrivit sur les Tables les paroles de l'alliance, les dix paroles. Lorsque Moïse redescendit de la montagne du Sinaï, les deux Tables du Témoignage étaient dans la main de Moïse, et il ne savait pas que la peau de Son visage rayonnait parce que Dieu avait parlé avec lui ». !!! Des oreilles à la face en passant jusqu'au bout des doigts, dans le corps de Moïse la Parole avait réussi son parcours !

Il nous reste à voir ce que devient le veau d'or une fois brisé... Chose étonnante, il va servir à concocter une médication prescrite par Moïse à son peuple : on va le moudre, mettre cette poudre dans l'eau, et la « solution » ainsi obtenue sera donnée à boire aux Israélites ! Autrement dit, cette richesse qui était la leur va leur être rendue, par la bouche, pour pouvoir refaire en retour tout le circuit en eux... et retrouver sa place. C'est le prophète Osée qui criait : « Sachez que vous êtes hommes, et non pas Dieu ! ».

Ce texte se prêtait bien à l'application du « Schéma corporel » étudié plus haut. Bien d'autres passages de la Bible, comme la guérison de l'homme à la main paralysée (Mc 3, 1 à 6) ou le développement de Mathieu sur l'œil et le corps (Mt 6, 22 à 7,5) mettent en œuvre une conception du corps qui, aujourd'hui, peut être redécouverte comme relevant d'une saine et profonde spiritualité : notre corps est un tout, il a une histoire, et c'est le nôtre, dans la différenciation d'avec les autres et devant Dieu ! Alors tout le corps peut parler, dans la louange.